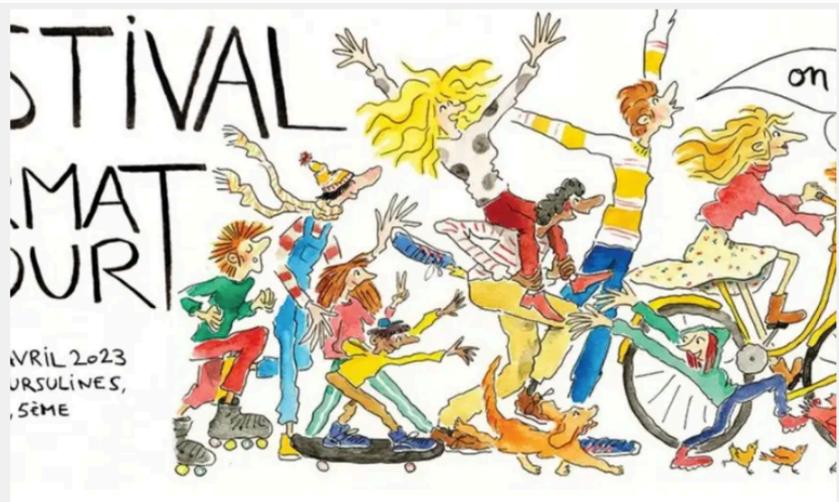


4^e édition pour Format Court aux Ursulines

par David Bola
Publié le 17 avril 2023 à 18 h 59 min
Mis à jour le 17 avril 2023 à 18 h 59 min



Toujours plus d'interactivité chez Format Court avec des votes pour le meilleur court-métrage et des échanges avec Bastien Bouillon, Michelle Kaserwany et tant d'autres.

Ce weekend, on a fait un tour au festival Format Court au cinéma des Ursulines, dans le 5^e arrondissement de Paris. Après une année de pause, le festival lancé par le média *Format Court* dédié aux courts-métrages revenait pour une 4^e édition avec un programme alléchant : 20 films projetés, lors de 4 séances de jeudi à dimanche.

Cette année, le festival était parrainé par l'acteur et réalisateur Bastien Bouillon, meilleur espoir masculin aux César 2023, récompensé pour son rôle de flic taciturne à l'affiche de *la Nuit du 12*. À cette occasion, un gros plan a été fait sur 5 courts métrages auxquels Bastien Bouillon a participé en tant qu'acteur ou réalisateur, une séance suivie d'un échange avec le public, un format qui tient à cœur au festival. C'est là l'une des forces de *Format Court*, faciliter l'interaction entre le public et les personnes qui ont participé à la conception des films, l'occasion de révéler les coulisses des tournages.

En plus de la compétition officielle, l'événement organisait une projection ce samedi à 19 h de 4 films sélectionnés par *Berlinale Short*, la section dédiée aux courts-métrages du prestigieux festival du film allemand, connu pour donner des statuettes en forme d'ours comme récompense. Parmi les films sélectionnés dans cette séance spéciale, on retrouvait, entre autres, *Les Chenilles*, lauréat de l'Ours d'or du court métrage en 2023, présenté avec sa réalisatrice Michelle Kaserwany.

Côté palmarès, triple ration pour *Binge Loving* de Thomas Deknop repart avec le Prix du Public, le Prix de la Presse et le Prix du Jury Jeune. Le Jury professionnel avait 5 récompenses a attribué, prix du scénario à *Trois Grains de Gros Sels* d'Ingrid Chikhaoui, de l'image à *Sèt Lam* de Vincent Fontano, de la meilleure création sonore à *La vie sexuelle de ma grand-mère* d'Émilie Pigéard et Urška Djukić, de l'interprétation à Idir Azougli à l'image de *Sami la Fugue*, et enfin le grand prix à *Scale*, de Joseph Pierce, un profil suivi depuis des années par les équipes du festival. Une mention spéciale du Jury a également était remise à *Rapide* de Paul Rigoux, un film qui donne envie de courir en portant ses plus belles lunettes de vitesse.

Un week-end bien rempli où on a pu voter pour nos films préférés et dont on ressort rafraichi, la tête pleine d'images, en attendant impatiemment l'édition prochaine.

C'est Bola Vie · Courts-Métrages · David Bola · Format Court · Un Nova Jour Se Lève

nova

« Format court » : le festival consacré aux courts-métrages revient pour une 4ème édition pleine de fraîcheur

Marie-Manon Poret | 2023-04-11

Maria Schneider, le fabuleux tandem Garance Kim / Martin Jauvat... Du 13 au 16 avril prochain aura lieu la nouvelle édition du festival « Format court », qui célèbre chaque année un cinéma court en durée, mais plein d'idées.

Parrainée par Bastien Bouillon (sensationnel dans *La Nuit du 12* de **Dominik Moll**), la nouvelle édition de « Format court » présentera 20 courts métrages, repérés lors de précédents festivals – tous joueront leurs cartes en compétition.

Parmi ces foisonnantes propositions (du docu, de la fiction, de l'animation), on repère *La Vie sexuelle de mamie* d'Urška Djukić et Émilie Pigeard, dont **on vous avait parlé juste ici**. César du meilleur court métrage d'animation cette année, il traite avec subtilité de la sexualité des femmes slovènes dans la première moitié du XXe siècle. Également vainqueur d'un César cette année (mais cette fois dans la catégorie « meilleur court-métrage documentaire »), le film *Maria Schneider, 1983* d'Elisabeth Subrin met en avant une interview de l'actrice Maria Schneider, qui revient, à l'ère de #MeToo, sur le traumatisme vécu par cette dernière pendant le tournage du sulfureux film *Le Dernier tango à Paris* de Bernardo Bertolucci.



Autre belle promesse : le retour à l'écran de Martin Jauvat, acteur et réalisateur du génial *buddy-movie* banlieusard *Grand Paris*, toujours en salles. Dans *Ville éternelle* de son amie Garance Kim (autre jeune pousse du ciné français), il incarne un ancien camarade de classe de la protagoniste, bien décidé à l'accompagner à pied jusqu'à l'aéroport alors que les transports ne circulent pas – le film est reparti avec le grand prix du festival d'Angers cette année.

PORTRAIT · MARTIN JAVAT : « J'AI ENVIE DE FILMER LA BANLIEUE ET EN MÊME TEMPS D'AVOIR UN RETOUR À L'ENFANCE »

[Lire l'article](#)

En parallèle de la compétition seront organisées trois séances thématiques : un focus sur les courts de la Berlinale, un autre sur les films tournés dans la ville de Paris mais également ceux dans lesquels Bastien Bouillon a joué. Au cours de ce focus qui ouvrira le festival, on retrouvera le César du meilleur court de fiction 2023, *Partir un jour* d'Amélie Bonnin – **une délicieuse comédie musicale dont on vous parlait juste ici.**

Retrouvez toutes les infos à propos du festival en suivant ce lien.

Liste de la compétition officielle :

Lino d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux, fiction – 28' – France – Noodles Production – Sélectionné au Festival Côté Court 2022. En présence du réalisateur et du producteur Brice Ranvel

Écorchée de Joachim Hérisse, animation – 15' – France – Komadoli studio – Présélectionné au César du court-métrage d'animation 2023. En présence du réalisateur

Ville éternelle de Garance Kim, fiction – 20' – France – Autoproduction – Grand Prix du Jury ex-aequo au Festival d'Angers 2023. En présence de la réalisatrice

La Première de Nadav Lapid, expérimental – 8' – France – Furyo Films – Sélectionné au Festival de Locarno 2022. En présence du réalisateur et de la comédienne Naama Preis

Sami la fugue de Vincent Tricon, fiction – 25' – France – Barney Production – Présélectionné au César du court-métrage de fiction 2023. En présence du réalisateur

Masques d'Olivier Smolders, documentaire – 23' – Belgique – Le Scarabée ASBL – Sélectionné au Festival de Clermont-Ferrand 2022

Tête de brique d'Alexis Manenti, fiction – 22' – France – Artisans du Film – Sélectionné au Festival de Gand 2022. En présence du réalisateur

Ne pleure pas Halima de Sarah Bouzi, fiction – 15' – France – Autoproduction – Grand Prix du Jury ex-aequo Festival d'Angers 2023. En présence de la réalisatrice et de la productrice Johanna Makabi

Riad de Yann Verburgh, fiction – 14' – France – Apaches Films – Sélectionné à Un Festival C'est Trop Court (Nice) 2022

Sèt Lam de Vincent Fontano, fiction – 23' – France – Dobro Films – Sélectionné au Festival de Clermont-Ferrand 2023. En présence du producteur Martin Mauvoisin

Rapide de Paul Rigoux, fiction – 24' – France – Le GREC – Prix du Public au Festival d'Angers 2023. En présence du réalisateur et des comédiens Edouard Sulpice, Mélodie Adda et Abraham **Wapler**

Binge loving de Thomas Deknop, fiction – 22' – Belgique – DENZZO – Sélectionné au Palm Springs ShortFest 2022. En présence du réalisateur

Snow in september de Lkhagvadulam Purev-Ochir, fiction – 19' – France, Mongolie – Aurora Films, Guru Media – Prix du meilleur court-métrage aux festivals de Venise et de Toronto 2022. En présence de la productrice Katia Khazak

Brandon Roi de Romain Jaccoud, fiction – 15' – Suisse – Autoproduction – Sélectionné au Festival de Locarno 2022. En présence du réalisateur

La Vie sexuelle de mamie d'Urška Djukić et Émilie Pigéard, animation – 14' – France, Slovénie – Ikki Films, Studio Virc – César du meilleur court-métrage d'animation 2023. En présence de la réalisatrice Émilie Pigéard

Aaaah ! d'Osman Cerfon, animation – 4' – France – Miyu Productions – Sélectionné au Festival de Berlin (Génération) et à Clermont-Ferrand 2023

Maria Schneider, 1983 d'Elisabeth Subrin, documentaire – 24' – France – 5A7 Films – César du meilleur court-métrage documentaire 2023. En présence de la productrice Helen Olive

Scale de Joseph Pierce, animation – 15' – France, Angleterre – Melocoton Films, Bridge Way Films, endorfilm, Ozú Productions – Sélectionné à la Semaine de la Critique 2022

Trois Grains de gros sels d'Ingrid Chikhaoui, fiction – 26' – France – Les Films Norfolk – Sélectionné au Festival de Clermont-Ferrand 2022. En présence de la réalisatrice

Les Grandes vacances de Valentine Cadic, fiction – 25' – France – Les Filmeuses – Présélectionné au César du court-métrage de fiction 2023. En présence de la réalisatrice



CINÉMA

Carte blanche de la ville de Paris aux réalisatrices de courts soutenues par son fonds d'aide

Date de publication : 07/04/2023 - 11:56

A l'occasion du festival Format Court, qui se déroule du 13 au 16 avril, le public sera invité le 14 avril à une soirée spéciale au cours de laquelle seront projetés quatre courts métrages aidés par la ville de Paris, en présence de Ludivine Sagnier, présidente du fonds de 2018 à 2022.

Lancé en 2006, en partenariat avec le CNC, piloté au sein de la direction des affaires culturelles de la ville par la mission cinéma, le fonds d'aide à la production de court métrage de la ville de Paris a apporté son soutien à plus de 200 projets portés notamment par Alice Diop, Chloé Mazlo, Nicolas Pariser, Hakim Zouani ou Carine May. Il soutient annuellement la production de court métrage à hauteur de 320 000 € et l'écriture et le développement pour les nouveaux médias à hauteur de 200 000 € par an. Son enveloppe globale a augmenté de 100 000 € en 2020, 60 000 € pour les nouveaux médias et 40 000 € pour le court métrage.

Les œuvres, qui seront présentées le 14 avril à 19h00 au Studio des Ursulines sont le fruit de réalisatrices émergentes mais aussi d'autrices plus confirmées.

Seront ainsi proposés *Sur la tombe de mon père* (photo) de Jahawine Zentar, réalisé en 2022 et sélectionné dernièrement au festival de Clermont-Ferrand et *L'attraction des astres* d'Aurélia Morali, produit l'an dernier, interprété par Sigrid Bouaziz. Et les deux autres films de cinéastes plus confirmées sont *L'endroit idéal* de Brigitte Sy, dans lequel joue Ronit Elkabetz et *Le repas dominical* de Céline Devaux, couronné du César du meilleur court d'animation en 2016. La cinéaste est passée au long métrage en prises de vues réelles l'année dernière avec *Tout le monde aime Jeanne*.

Cette soirée sera aussi l'occasion de souligner l'attachement de la ville de Paris à la création cinématographique via ce fonds et de remercier les professionnels impliqués dans son fonctionnement et en particulier Ludivine Sagnier, qui en fut pendant 10 ans l'une des jurés, avant de présider son jury de 2018 à 2022.

RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES

Patrice Carré

© crédit photo : Offshore

Tags : COURT MÉTRAGE VILLE DE PARIS MISSION CINÉMA VILLE DE PARIS





CINÉMA

Format Court revient en 2023 et précise sa programmation

Date de publication : 12/04/2023 - 13:30

Après presque deux ans d'absence, la quatrième édition du festival fait son retour du jeudi 13 au dimanche 16 avril 2023 au Studio des Ursulines (Paris, 5^e).

La dernière édition en date du festival, parrainée par Swann Arlaud, remonte à novembre 2021. Après plus d'un an d'absence, Format Court revient du jeudi 13 au dimanche 16 avril 2023 au Studio des Ursulines (Paris, 5^e). Cette année, la manifestation est parrainée par Bastien Bouillon, un fidèle du court-métrage, qui en a réalisé plus d'une vingtaine. Il présentera une carte blanche en ouverture du festival, accompagné de plusieurs de ses collaborateurs.

Format Court annonce par ailleurs avoir sélectionné 20 films en compétition, parmi les 600 reçus. Huit prix seront attribués à l'issue du festival, le dimanche 16 avril à 19h. Un jury de professionnels récompensera des œuvres du Grand Prix, des prix de la meilleure interprétation, du meilleur scénario, de la meilleure création sonore et de la meilleure image. Le jury presse se consacrera, pour sa part, au lauréat du prix de la presse, de même que le jury étudiant et le public attribueront leurs propres trophées à leurs films préférés.

En parallèle des compétitions, cette quatrième édition se déploiera autour de 3 thématiques : un focus dédié à Bastien Bouillon, un cycle de projections issues de la sélection courts métrages de Berlinade Shorts et une séance spéciale consacrée à la Ville de Paris qui, grâce à la Mission Cinéma, un fonds de soutien à la production de courts-métrages créé en 2006, a aidé des projets à voir le jour.

Pour rappel, Format Court, le magazine à l'origine du festival, célébrera ses 15 ans l'année prochaine. Le festival, lui, fêtera sa cinquième édition.

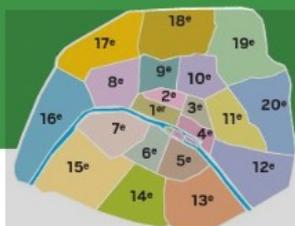
RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES **Sylia Lefevre**

© crédit photo : Festival Format Court

Tags : COURT MÉTRAGE FESTIVAL PROGRAMMATION SÉLECTION OFFICIELLE FORMAT COURT

Grand Paris

Aujourd'hui
dans la capitale



et en
Île-de-France

Le court à l'honneur (5^e)

Pour sa quatrième édition, le festival Format court propose une ultime journée de compétition avec cinq films à départager, puis l'annonce du palmarès et une projection de courts primés. Studio des Ursulines, station RER Luxembourg. À 16 heures, puis à 19 heures. À partir de 5 euros, projection des lauréats gratuite. formatcourt.com



LES FILMUSES



ÉVÈNEMENT

Festival Format Court 2023

Du jeudi 13 au dimanche 16 avril 2023

[CINÉMA](#) [LOISIRS](#) Partager[VOIR LES INFOS PRATIQUES](#)[VOIR TOUS LES ÉVÈNEMENTS](#)

La 4e édition du Festival Format Court se tiendra du 13 au 16 avril au Studio des Ursulines.

Festival Format Court

Festival Format Court

A l'occasion de sa 4ème édition, le Festival Format Court, organisé du jeudi 13 au dimanche 16 avril 2023 au Studio des Ursulines (Paris, 5e), accueillera une cinquantaine de professionnels, français et étrangers en salle. Au programme : 4 séances de courts en compétition, une séance d'ouverture consacrée au parrain de cette édition, Bastien Bouillon (en sa présence), un focus dédié à la Ville de Paris (en présence de Brigitte Sy et de Ludivine Sagnier) et une séance consacrée au Festival de Berlin, en présence de l'équipe de l'Ours d'or du court-métrage 2023 et de la responsable du court à la Berlinale. Infos, tarifs, programmation :

<http://www.formatcourt.com/2023/03/festival-format-court-2023-la-programmation-et-les-invites/>



Programme

Programme Festival Format Court

JEUDI 13 AVRIL

19h00 : Séance d'ouverture en présence de Bastien Bouillon

Partir un jour, Moha, Jeudi 19, Jour et nuit, Hors-saison

21h00 : Compétition 1

Lino, Ecorchée, Ville éternelle, La première, Sami la fugue

VENDREDI 14 AVRIL

19h00 : Séance Ville de Paris

L'endroit idéal, Le repas dominical, L'Attraction des astres, Sur la tombe de mon père

21h00 : Compétition 2

Masque, Tête de brique, Halima, Riad, Set Lam

SAMEDI 15 AVRIL

19h00 : Spotligh Berlinale

Jill uncredited, Les chenilles, Easter eggs, One thousand and one attemps..

21h00 : Compétition 3

Rapide, Binge Loving, Snow in septemper, Brandon Roi, Granny

DIMANCHE 16 AVRIL

16h00 : Compétition 4

Aaah, Maria Schneider 1983, Scale, Trois grains de gros sels, Les grande vacances

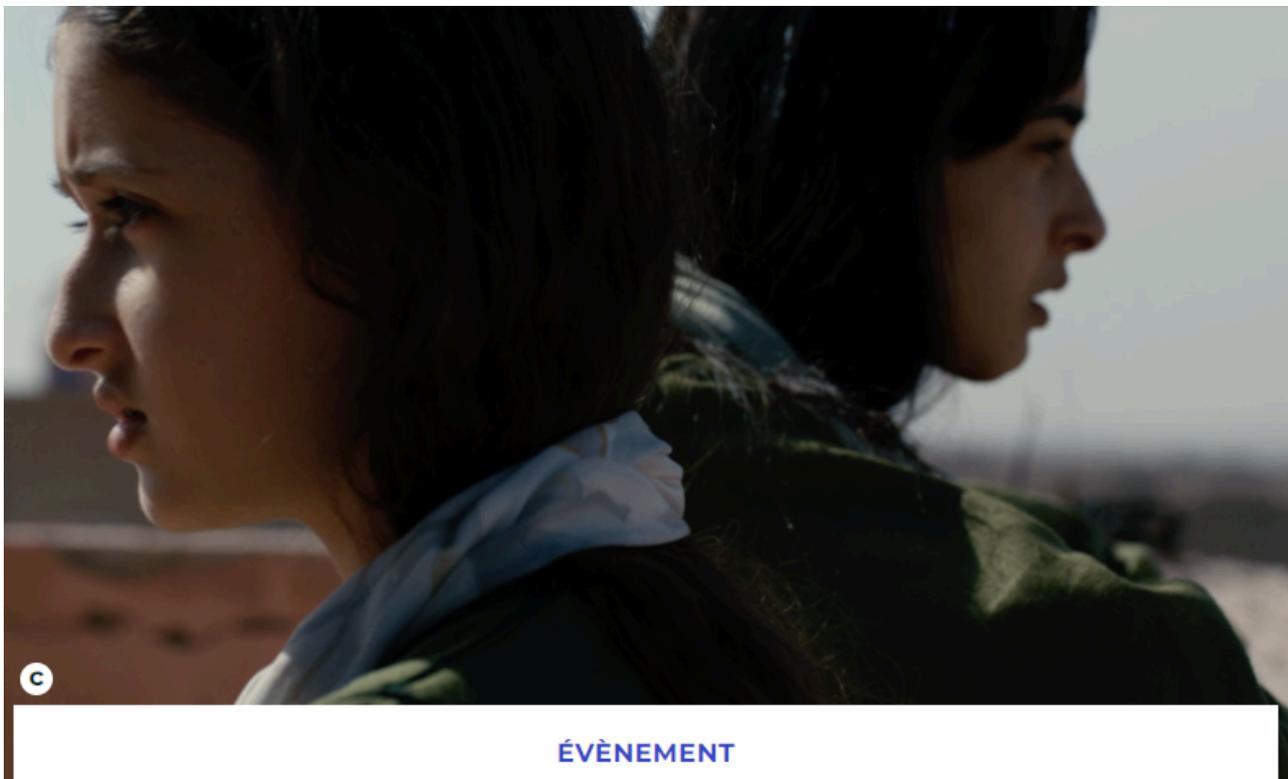
19h00 : Palmares (séance gratuite)



Studio des Ursulines

Après Lucrece Andrae, Agnès Patron et Marie Larrivé, c'est au tour de Marine Laclotte, César du meilleur court d'animation 2022 pour « Folie douce, folie dure » de signer l'affiche du 4e Festival Format Court.

🕒 Mise à jour le 30/03/2023



C

ÉVÈNEMENT

Le court métrage au féminin au Studio des Ursulines

Le vendredi 14 avril 2023

 Partager

[VOIR LES INFOS PRATIQUES](#)

[VOIR TOUS LES ÉVÈNEMENTS](#)

Cet évènement fait partie de [Festival Format Court 2023](#)

Le 14 avril à 19 h, le festival Format Court organise une séance spéciale de courts métrages dédiée aux réalisatrices soutenues par le Fonds d'aide au court métrage de Paris, en présence de Ludivine Sagnier, présidente du Fonds (2018-2022), au Studio des Ursulines.

Dans le cadre du festival Format Court, qui se tiendra du 13 au 16 avril au Studio des Ursulines, la Ville de Paris propose au public parisien une projection de 4 courts métrages aidés par la Ville de Paris, mettant en avant le travail de réalisatrices aux univers très différents.

Cette sélection montrera les œuvres de jeunes autrices comme Jawahine Zentar (*Sur la tombe de mon père* [2021], récemment présenté au Festival international du court métrage de Clermont-Ferrand) et Aurélia Morali (*L'attraction des astres* [2022] avec Sigrid Bouaziz), mais aussi des œuvres phares de réalisatrices confirmées telles *L'endroit idéal* (2008) de Brigitte Sy, qui filme magnifiquement la regrettée actrice israélienne Ronit Elkabetz, et le Césarisé *Le repas dominical* (2015) de Céline Devaux, passée au long métrage l'année dernière avec *Tout le monde aide Jeanne*. Les équipes des films seront présentes pour débattre avec le public à la fin de la séance.

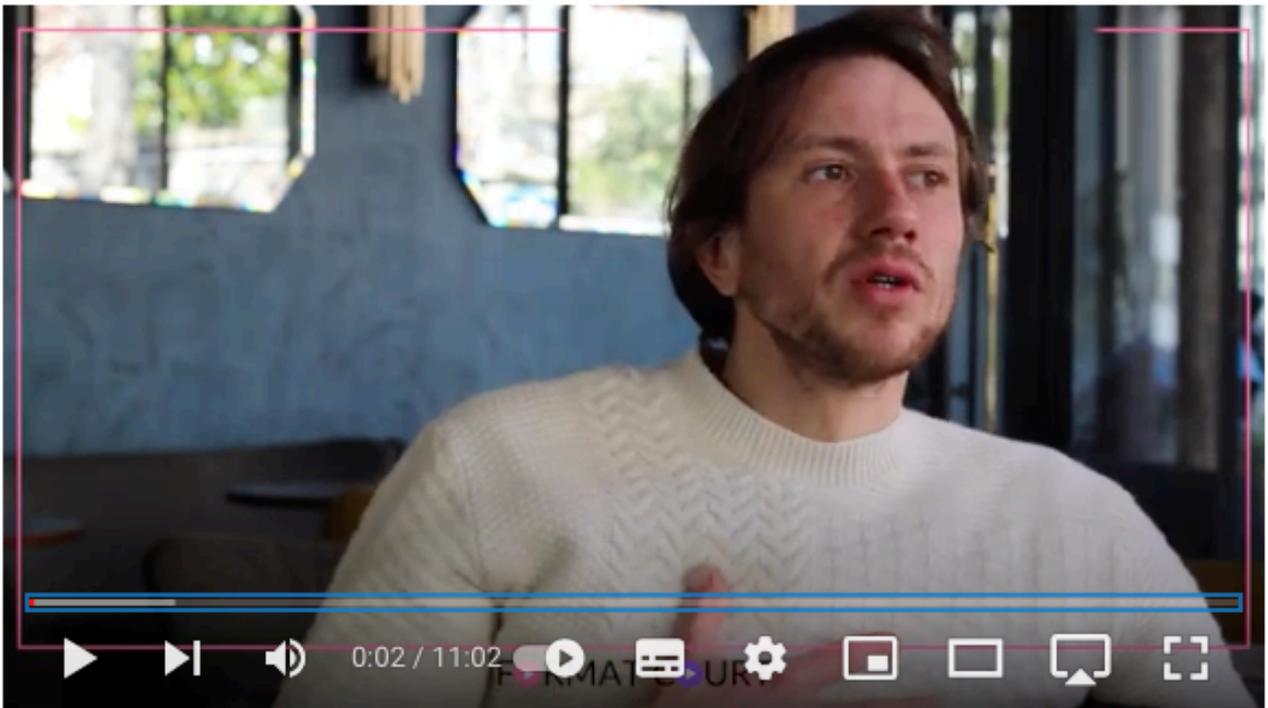


Lancé en 2006 en partenariat avec le Centre National du Cinéma et de l'image animé, le Fonds d'aide à la production de court métrage de la Ville de Paris a apporté son soutien à plus de 200 projets et autant de producteurs et réalisateurs parmi lesquels Alice Diop, Chloé Mazlo, Nicolas Pariser, Hakim Zouhani et Carine May. Ce focus sera l'occasion de remercier tous les professionnels qui contribuent au fonctionnement et à la renommée du Fonds et particulièrement Ludivine Sagnier qui s'est investie pendant 10 ans dans le rôle de jurée puis de Présidente de 2018 à 2022.

[Plus d'infos sur le fonds court-métrage et les actions de Paris pour le cinéma](#)

Mise à jour le 03/04/2023

FORMAT COURT



Bastien Bouillon : "Il faut aller frapper à toutes les portes"

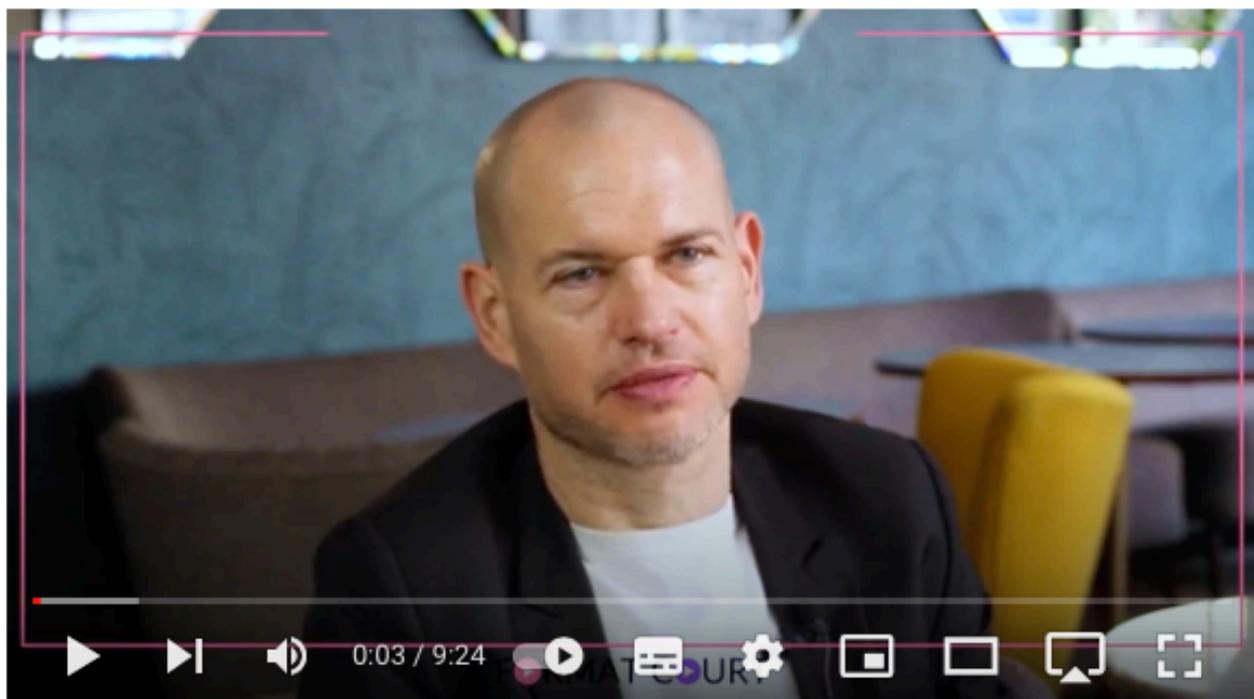
Nouveaux visages, nouveaux corps, pugnacité et désir de cinéaste.

Entretien avec Bastien Bouillon, le parrain de notre 4ème Festival Format Court, à l'occasion de sa carte blanche présentée en ouverture, jeudi 13 avril 2023, à 19h, au Studio des Ursulines.



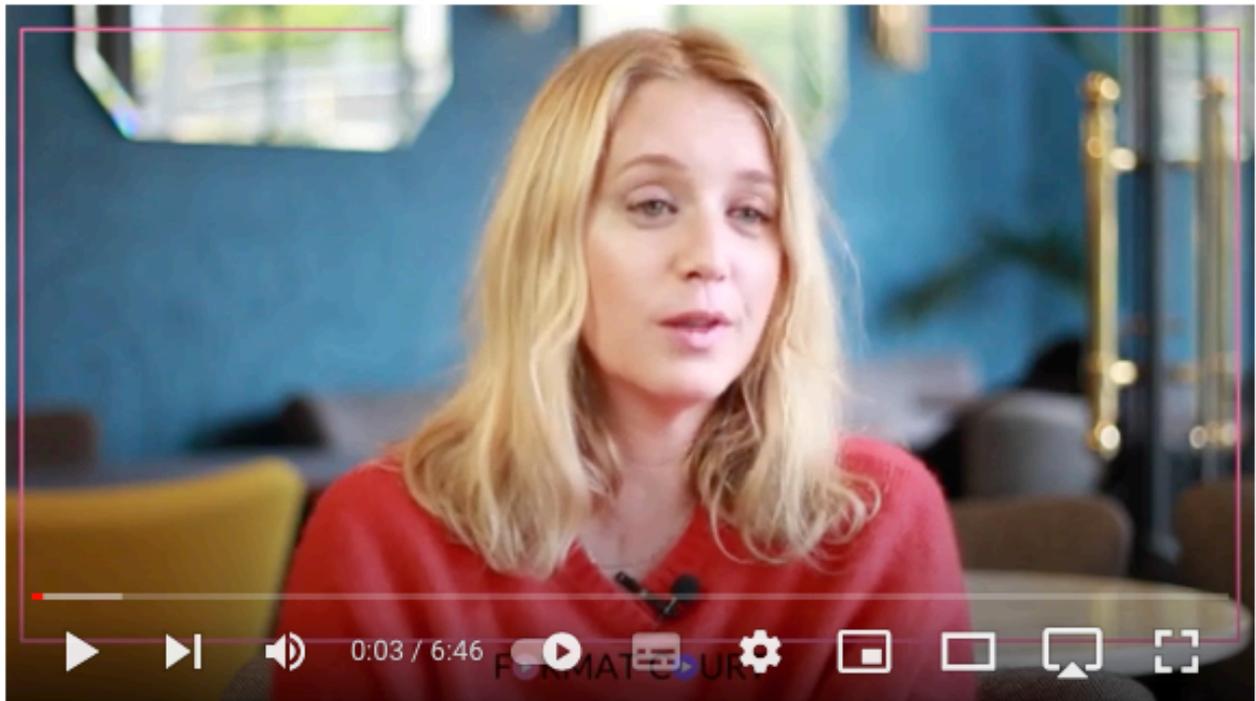
Anna Henckel-Donnersmarck : "J'aime le cinéma parce qu'il raconte des histoires du monde entier"

Entretien avec Anna Henckel-Donnersmarck, la responsable des courts-métrages à la Berlinale, invitée à présenter le focus "Focus Berlinale Spotlight : Berlinale Shorts" au 4ème Festival Format Court.



Nadav Lapid. Le court, une manière de se renouveler et de se mettre en danger en tant que cinéaste

Entretien avec Nadav Lapid, en sélection officielle avec "La Première" au Festival Format Court (compétition 1).



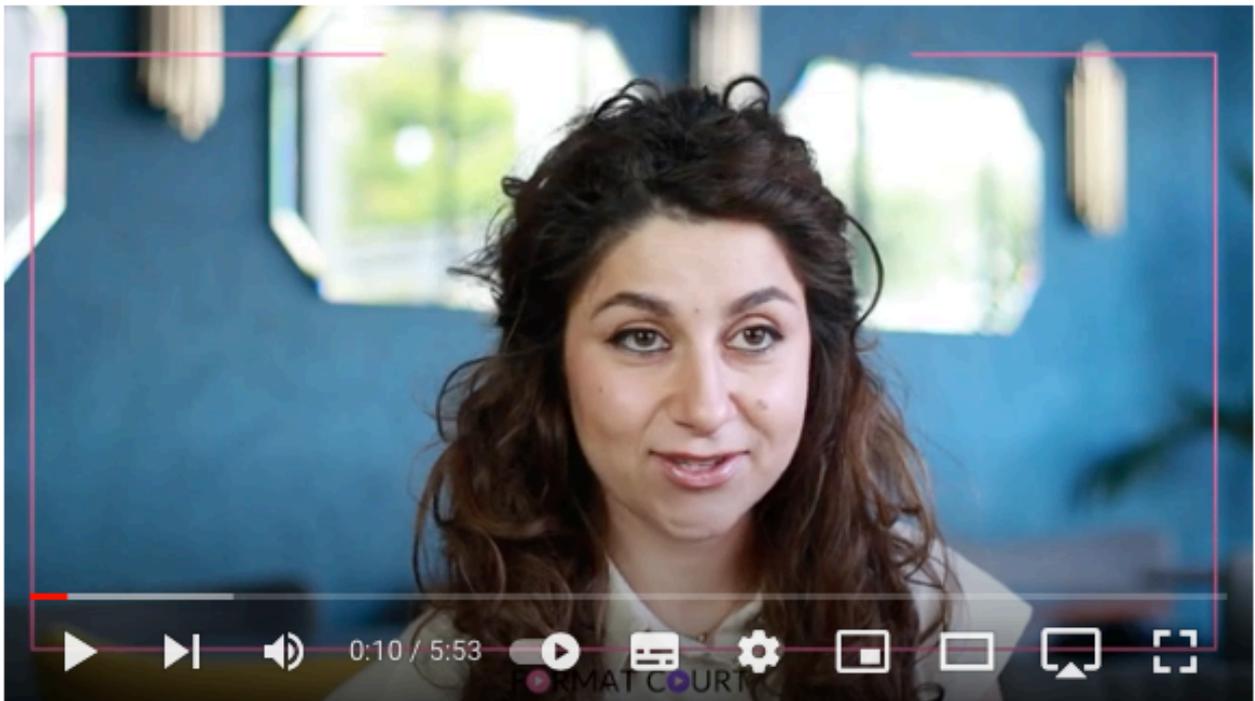
Ludivine Sagnier : "Le court, une promesse d'un.e artiste en devenir"

Ex-Présidente du Fonds court métrage de la Ville de Paris, la comédienne Ludivine Sagnier était présente ce vendredi 14 avril 2023 au Festival Format Court pour parler de son engagement pour le court, de la Mission Cinéma, de sa Twingo rose (!), de l'imprévu et de l'impulsion vitale des auteurs de premières oeuvres.



Brigitte Sy : "On se met en danger quand on fait du cinéma"

Le tournage avec des détenus, le vertige du plateau, l'exposition de l'acteur. Rencontre avec Brigitte Sy, comédienne et réalisatrice. Son premier court-métrage "L'Endroit idéal" a été diffusé lors de notre séance consacrée à la Ville de Paris, programmée lors de notre 4ème Festival Format Court.



Michelle Keserwany. Capter la réalité pour en faire du cinéma

Avec sa soeur Noel, elle a réalisé le film "Les Chenilles" qui a remporté l'Ours d'or du court-métrage à la Berlinale 2023, présenté ce samedi 15 avril dans notre focus Berlinale Shorts. Echange autour de l'expérience de plateau, de sa collaboration avec Nadine Labaki et de l'identité plurielle.



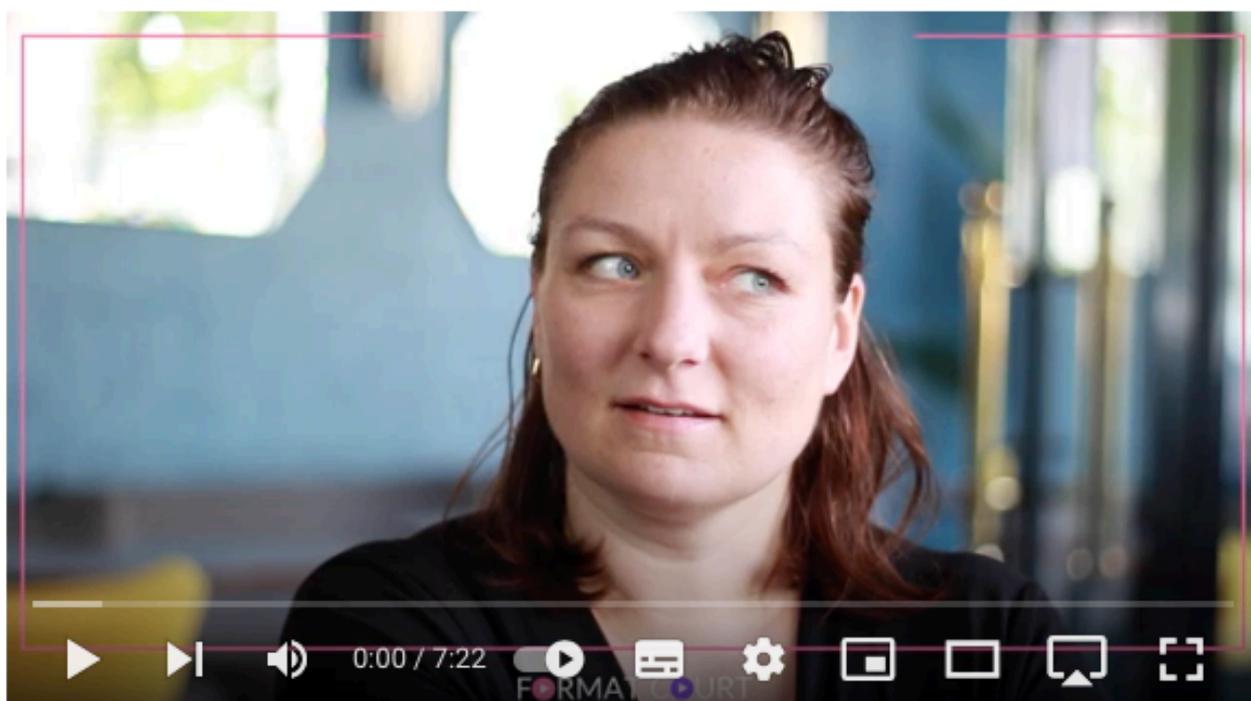
Aurélien Vernhes-Lermusiaux : "Les aspérités sont parfois nécessaires au cinéma"

Réalisateur de "Lino", en compétition au Festival Format Court, Aurelien Vernhes-Lermusiaux révèle son désir d'expérimenter les formes visuelles, d'interroger le genre et le mythe tout en abordant un sujet réaliste lié au traumatisme de la guerre.



Carine Rolland : "Le court-métrage mérite d'être soutenu"

Carine Rolland, adjointe à la Maire de Paris en charge de la culture et de la ville du quart d'heure, nous a rejoints au Festival Format Court pour la soirée consacrée à la Ville de Paris. Echange autour du cinéma au féminin, d'Alice Guy et de l'émergence.



Ingrid Chikhaoui : "Rester sincère quoi qu'il arrive"

Entre souvenirs d'enfance, interrogation sur la parentalité, la folie et l'instabilité, Ingrid Chikhaoui revient sur ce qui l'a motivée à réaliser "Trois grains de gros sel" mais aussi sur l'expérience et les défis de tourner avec des enfants. Son film a remporté le prix du meilleur scénario au 4ème Festival Format Court.



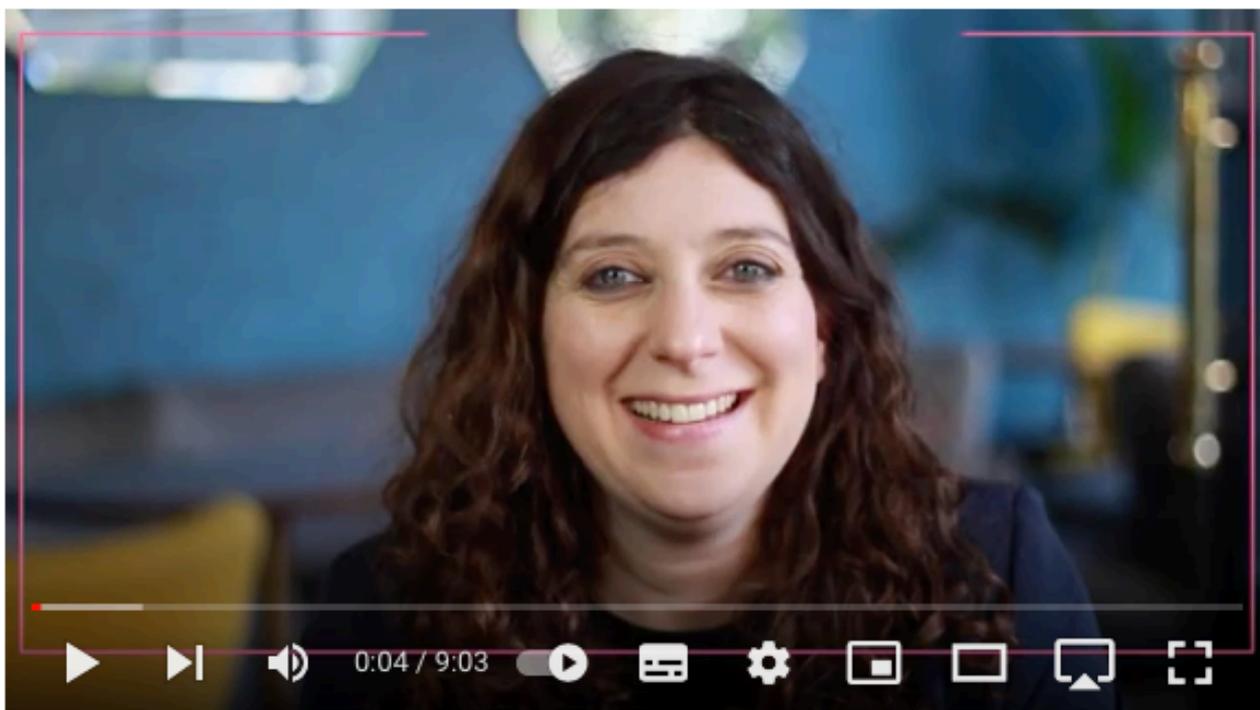
Thomas Deknop : "Les films que j'aime sont souvent un mélange de tragédie et de comédie"

Un détective privé, une histoire de tromperie et un amour pour la nourriture. Thomas Deknop le réalisateur de "Binge Loving" revient sur le mélange de genres, entre film de genre, drame et comédie. Son court métrage a été triplement primé au Festival Format Court avec le Prix du public, le Prix du jury étudiant et le Prix du jury presse.



Edouard Sulpice. Jouer avec la même sincérité, la même envie

Edouard Sulpice revient sur ses rôles au cinéma, aussi bien dans les courts que dans les longs métrages. De sa formation théâtrale au Conservatoire à son rôle dans "À l'abordage" de Guillaume Brac, il évoque ce qu'il met de lui au cinéma. De cette implication intime naît son personnage dans "Rapide" de Paul Rigoux, Mention spéciale du jury professionnel au 4ème Festival Format Court.



L'équipe du Festival Format Court. L'❤️ du cinéma

10 jours après la fin de notre 4ème édition, le comité de sélection revient sur ses envies de programmation, la place accordée aux jeunes et au débat.

En attendant la prochaine et cinquième édition, retrouvez-nous sur www.formatcourt.com !

FESTIVAL FORMAT COURT

DU 13 AU 16 AVRIL 2023
STUDIO DES URSULINES,
PARIS, 5^{ÈME}



FESTIVALS 07/04/2023



4 ans et toutes ses dents pour le festival Format court !

Nos confrères/consœurs du site Format court organisent pour la quatrième fois leur propre festival de courts métrages, à nouveau au Studio des Ursulines. Ce sera sur quatre jours, du jeudi 13 au dimanche 16 avril.

L'affiche de l'édition 2023 du festival Format court est l'œuvre de Marine Laclotte, lauréate du César du meilleur court métrage d'animation en 2022 pour *Folie douce, folie dure*. Ce n'est pas la seule à placer la manifestation sous ses bons auspices puisque le parrain de ce millésime n'est autre que Bastien Bouillon, lui aussi distingué aux César tout récemment, à travers le trophée de la révélation masculine (pour *La nuit du 12* de Dominik Moll, rappelons-le).

La séance d'ouverture, le jeudi 13 avril à 19h, est donc dédiée au comédien, en sa présence et à travers cinq des courts où il est apparu (dont *Jour et nuit* de Mélanie Matranga et *Hors-saison* de Francescu Artily) ou qu'il a réalisé (*Moha*, photo ci-dessous).



La compétition se déploiera alors, qui comportera quatre programmes, où seront en lice, entre autres, **Aaaah !** d'Osman Cerfon, **Lino** d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux, **Maria Schneider, 1983** d'Elisabeth Subrin, **Masques** d'Olivier Smolders, **Rapide** de Paul Rigoux, **Sami la fugue** de Vincent Tricon, **Tête de brique** d'Alexis Manenti (photo ci-dessous), **Ville éternelle** de Garance Kim et on en passe et des aussi bons !



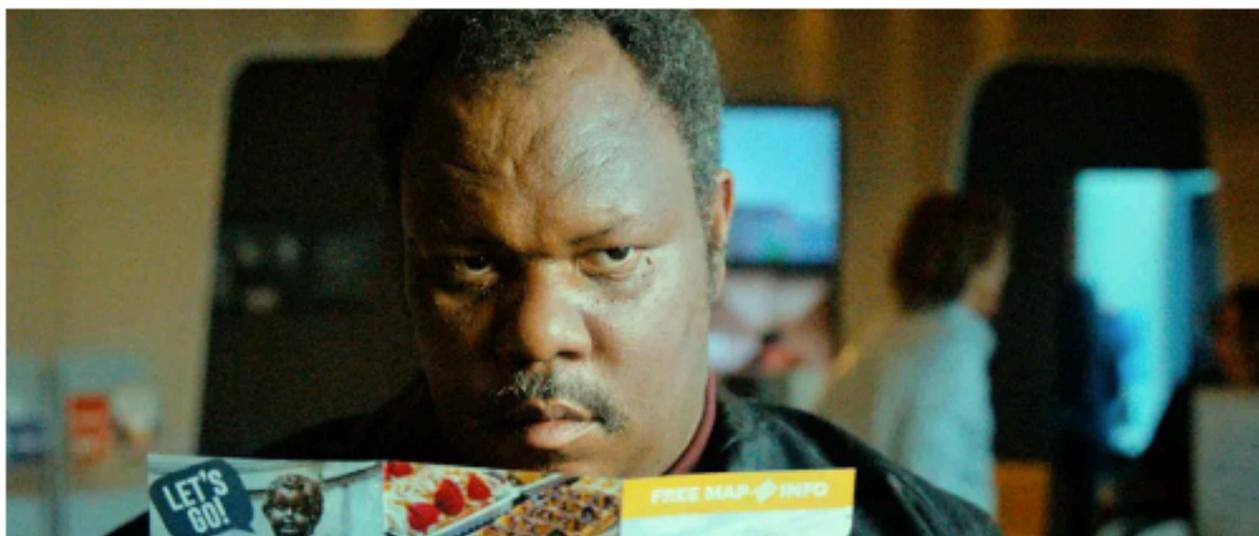
Une séance thématique consacrée à l'action de la Ville de Paris en faveur du court permettra de voir ou revoir **L'endroit idéal** de Brigitte Sy, **Le repas dominical** de Céline Devaux et les plus récents **L'attraction des astres** d'Aurélia Morali (photo ci-dessous) et **Sur la tombe de mon père** de Jawahine Zentar. Carine Rolland, adjointe à la Maire de Paris en charge de la culture, et Aurélie Filippetti, directrice des affaires culturelles de la Ville de Paris, seront présentes, le vendredi à 19h.



Une autre carte blanche a été offerte à la Berlinale Shorts, incluant **Les chenilles** de Michelle Keserwany et Noel Keserwany, Ours d'or du meilleur court métrage à la Berlinale cette année, tandis que la remise des 8 prix se déroulera le dimanche 16 en soirée.

Christophe Chauville





NEWS

17/04/2023



Festival Format court 2023 : un Anglais et un Belge honorés

La 4^e édition du Festival Format Court s'est achevée dimanche 16 avril au Studio des Ursulines, avec une cérémonie de clôture en présence de son parrain Bastien Bouillon et de ses différents jurés.

Le Jury professionnel du **Festival Format court 2023** était composé de l'actrice Guslagie Malanda, récemment remarquée dans **Saint Omer** d'Alice Diop, du compositeur Valentin Hadjadj, de la réalisatrice Romane Gueret, du réalisateur et scénariste Hakim Mao et de Bruno Quiblier, programmateur au sein de la structure suisse de diffusion Base court.

Son Grand prix est allé à **Scale** de Joseph Pierce, film d'animation découvert l'an dernier à la Semaine de la critique, à Cannes, qui a accompli un impressionnant parcours dans les festivals depuis et qui sera bientôt visible sur Brefcinema.



Le Prix du scénario est revenu à ***Trois grains de gros sel*** d'Ingrid Chikhaoui (photo-dessus), également très en vue depuis un an et demi, tandis que le Prix d'interprétation a récompensé la prestation sur un fil d'Idir Azougli dans ***Sami la fugue*** de Vincent Tricon, qui sera également à voir ou revoir sur notre plateforme très prochainement.

Ce sera aussi le cas en juin de ***La Vie sexuelle de Mamie*** de Urška Djukić et Émilie Pigeard, qui a valu le Prix de la création sonore à Tomaž Grom. Autres prix distribués, celui décerné à Vadim Alsayed pour l'image de ***Sèt Lam***, de Vincent Fontano (photo ci-dessous), et une Mention spéciale du jury saluant le déjà fameux ***Rapide*** de Paul Rigoux.



Le Jury presse a accordée la sienne aux **Grandes vacances** de Valentine Cadic, dont il a souvent été question en ces pages, mais c'est bien **Binge Loving** de Thomas Deknop (photo de bandeau) qu'il a primé. Ce film belge a reçu en outre le Prix du jury étudiant et le Prix du public, pour un beau tir groupé.

Le Festival Format Court de retour pour une 4e édition au Studio des Ursulines du 13 au 16 avril



Vanessa Humphries
7 avril 2023

f Partager

Partager sur Twitter



Festival Format
Court 2023 - 4e
édition

Studio des
Ursulines
10 rue des
Ursulines
75005 Paris

Du 13 Avr 2023
Au 16 Avr 2023

Réservations [en
ligne](#)

www.formatcourt.com

Lancé à Bruxelles en janvier 2009 par sa Rédactrice en chef Katia Bayer et aujourd'hui basé à Paris, le magazine Format Court Structuré en association loi 1901, couvre sur le Web l'actualité du court métrage et repère les talents de demain. Depuis 2019, Format Court a également lancé un festival annuel de courts-métrages dont vous pourrez retrouver la 4e édition du 13 au 16 avril au Studio des Ursulines.

Découvrez le court dans toute sa diversité ; de l'animation à l'expérimental en passant par la fiction et le documentaire. Le Studio des Ursulines accueillera une cinquantaine de professionnels, français et étrangers en salle. Au programme : 4 séances de courts en compétition, une séance d'ouverture consacrée au parrain de cette édition, Bastien Bouillon, un focus dédié à la Ville de Paris (en présence de Brigitte Sy et de Ludivine Sagnier) et une séance consacrée au Festival de Berlin, en présence de l'équipe de l'Ours d'or du court-métrage 2023 et de la responsable du court à la Berlinale.



Bastien Bouillon parrain de l'édition 2023

Après Damien Bonnard, Philippe Rebot, Maïmouna Doucouré et Swann Arlaud, l'acteur et réalisateur Bastien Bouillon est le parrain de cette 4e édition !

Un programme de plusieurs de ses courts sera diffusé en ouverture du festival le jeudi 13 avril prochain, en sa présence ainsi que celle de réalisateurs et comédiens ayant travaillé à ses côtés.



Bastien Bouillon, parrain de l'édition 2023 © Format Court

Bastien Bouillon commence sa carrière en 2009 en tournant dans différentes séries (*RIS*, *Centrale Nuit*, *Boulevard du Palais*). Il tourne par la suite avec Valérie Donzelli dans *La Guerre est déclarée*, et entamera une collaboration durable avec la réalisatrice qu'il retrouvera dans *Main dans la main* en 2012 puis dans *Marguerite et Julien*, en sélection officielle du Festival de Cannes 2015. En 2014, il tourne dans *Le Beau Monde* de Julie Lopes-Curval qui lui vaut une nomination au Lumière de la révélation masculine. En 2020, il participe au premier film de Zoé Wittock, *Jumbo*, sélectionné à Sundance et à la Berlinale. Comédien fidèle, il travaille également plusieurs fois avec Dominik Moll, dans *Seules les bêtes* en 2019, puis pour le rôle principal de *La Nuit du 12*, présenté au Festival de Cannes 2022 en section "Cannes Première", rôle pour lequel il a obtenu le César du meilleur espoir masculin, deux ans après avoir été nommé pour *Debout sur la montagne* de Sébastien Betbéder.



[Source : communiqué de presse]

Événement partenaire du Club Artistik Rezo

La sélection du Festival Format Court 2023

Publié le 3 avril 2023



La nouvelle édition du Festival Format Court aura lieu du 13 au 16 avril à Paris. Ce festival est, comme son nom l'indique, dédié aux courts métrages.

Parmi les 20 courts métrages qui figurent en compétition, citons les Césarisés **Maria Schneider, 1983** d'Elisabeth Subrin et **La Vie sexuelle de mamie** d'Urška Djukić et Émilie Pigéard, **Aaaah !** d'Osman Cerfon sélectionné récemment à la Berlinale, **Sami la fugue** de Vincent Tricon ou encore **La Première** de Nadav Lapid.

Le festival propose un focus sur des courts métrages sélectionnés à la Berlinale, parmi lesquels nos coups de coeur **Easter eggs** de Nicolas Keppens et **Jill, Uncredited** d'Anthony Ing (qui fait partie de [notre dossier consacré aux meilleurs courts de la Berlinale 2023](#)).

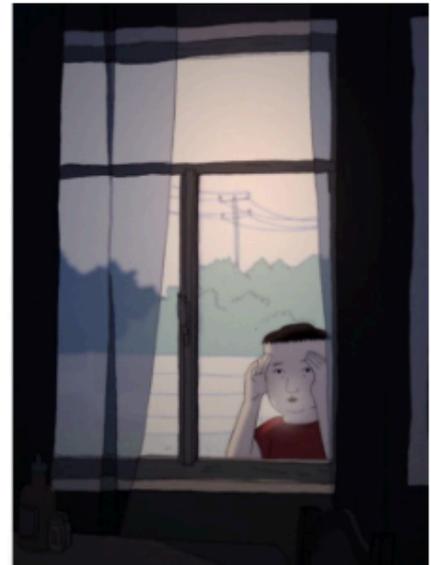
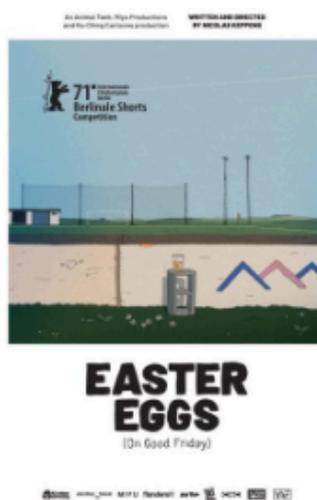
Bastien Bouillon sera l'invité d'honneur de cette édition. Un programme de courts métrages accompagne sa venue. Le festival sera à suivre sur Le Polyester. [Retrouvez tous les détails sur la page officielle.](#)

Le Polyester

« Festival Format Court | Entretien
avec Nicolas Keppens »
Nicolas Bardot, 14 avril 2023
Article Web - Dédié

Festival Format Court | Entretien avec Nicolas Keppens

Publié le 14 avril 2023



Sélectionné l'an passé dans la compétition courts métrages de la [Berlinale](#) et désormais en sélection à [Format Court](#), *Easter Eggs* est signé par le Belge Nicolas Keppens. Ce film raconte l'histoire de deux copains partant à la recherche d'oiseaux exotiques échappés d'un restaurant – avec dans l'idée de les revendre et de se faire un peu d'argent. *Easter Eggs* est un court très surprenant, au récit à la fois potache et profondément émouvant, qui révèle un grand talent à suivre de près. Nicolas Keppens est notre invité.

Quel a été le point de départ de *Easter Eggs* ?

En gros il y a deux points de départ. J'ai passé une grande partie de mon enfance et mon adolescence chez ma grand-mère. Le boulanger où on allait habituellement s'est suicidé un jour dans sa volière. Il s'est pendu et il a laissé la cage ouverte. Du coup je pensais, enfant, que ses perroquets étaient quelque part dans les jardins flamands autour de celui de ma grand-mère et avec un ami on les a cherchés, sans jamais les trouver. Je trouve que c'est une jolie métaphore pour la transition entre l'enfance et l'adolescence (c'est de là que le titre vient aussi). Cette recherche ne pouvait marcher que si on y croyait.

Mon ami était, comme Jason et Kevin, un peu plus vieux que moi et j'ai dû le persuader de m'aider. En y repensant, je me suis rendu compte qu'il était encore plus motivé que moi, parce que pour moi la ligne entre jeu et réalité n'existait pas vraiment alors que pour lui, dès qu'il se lançait, ça devenait une réalité avant d'être un jeu. Exactement comme avec les œufs de Pâques. Quand tu es enfant tu t'investis complètement, et c'est une joie de les chercher, mais dès que tu sais que le lièvre ou les cloches de Pâques n'existent pas, ce jeu devient ridicule. Pas comme les cadeaux de Noël ou ça tourne plutôt autour du cadeau et pas autour de jeu qui mène au cadeau.

Un autre point de départ, ce sont les chaussées très typiques de la Belgique. La campagne n'existe plus vraiment chez nous, surtout en Flandre. Les chaussées entre les villes et villages sont entourées par des maisons, des grands magasins, des fermes... C'est un mix très absurde. Enfant, je pensais toujours que c'étaient des très longs villages. À côté d'une villa énorme on peut trouver un champs avec cinq vaches, puis un bar avec des prostituées, une école, quelques maisons... Il y a littéralement des gens qui y habitent, et dont la porte d'entrée donne à un demi-mètre d'une chaussée avec quatre bandes.



Pouvez-vous nous parler du choix de ce style d'animation plutôt dépouillé pour *Easter Eggs* ?

Vu que c'est un film qui a un grand rapport avec les histoires de mon enfance, c'était presque logique pour moi de le faire comme une série d'animation des années 90. Un peu comme beaucoup de films contemporains sur le début du 20^{ième} siècle qui sont tournés en noir et blanc. C'est l'esprit visuel de l'époque selon le réalisateur et pour moi l'esprit des années 90 c'est **Beavis and Butthead**, **King of the Hill**, **The Simpsons**, certains Ghibli... Je pense que si mon enfance avait eu lieu dans une autre époque, j'aurais eu des références complètement différentes.



Que souhaitiez-vous évoquer avec ce format d'image particulier ?

Ce format se réfère pour moi aux photos dans les albums de famille. Ça n'existe presque plus, mais l'enfance de beaucoup de gens de mon âge est documentée avec des polaroids dans des albums. Ce que j'aime beaucoup aussi c'est que quand on rencontre une fille ou un garçon maintenant, et qu'on va pour la première fois chez ses parents, souvent ils sortent ces albums. Et on voit revenir les mêmes gens sur les photos mais parfois il y a aussi le passage d'une tante, un ami de la famille... qui est déjà décédé ou qui n'est pas forcément dans des autres photos.

Cet esprit, j'ai voulu le capturer un peu avec le film aussi : on ne sait pas comment ils connaissent le chauffeur du bus, les histoires sur les gens de la famille et les amis restent floues. Il n'est pas nécessaire de comprendre tous les liens pour comprendre la situation. Au contraire, les lignes qui restent floues ajoutent quelque chose pour moi. Aussi, le jeu avec le cadre à la fin est très important à mon sens dans la narration parce que ça correspond à ce que je disais auparavant sur la recherche des perroquets. Ils n'existent à cet endroit que si tu y crois, et cet endroit, ce sont les bords du cadre tandis que ce qu'on voit dans le champ montre « la réalité ».



A l'écriture, comment avez-vous trouvé l'équilibre qui vous semblait le plus juste entre une mélancolie émouvante et une aspérité qui crée le malaise ?

Je pense que c'est plutôt le résultat de vouloir rester très proche de mon enfance et des enfants que je vois autour de moi dans ma famille sans projeter trop une vision adulte. On fait souvent semblant de croire que l'enfance, ça n'est qu'une période mignonne où la fantaisie peut te sauver de tout. Mais j'y vois beaucoup de mélancolie, dans ce désir d'essayer de faire avancer le temps pour devenir adulte et faire tout ce que tu veux. Quand je repense à mon enfance (et ce n'est pas que pour moi), c'est aussi beaucoup d'attente. Tu ne peux pas encore rester tout seul donc tu attends beaucoup, par exemple dans la voiture pendant que tes parents font des courses. Tu te poses beaucoup de questions et les gens te donnent vite fait une réponse parce que tu n'es qu'un enfant. Je pense que cette tension était aussi pour moi une grande motivation pour faire ce film.



Quel.le.s sont vos cinéastes préféré.e.s et/ou celles et ceux qui vous inspirent ?

Je suis très fortement inspiré par l'esprit de Agnès Varda. Au-dessus de mon bureau il y a un article du journal de quand elle est décédée qui dit « *Tendre, rebelle, et toujours originale* ». Au-delà du fait que par exemple **Les Glaneurs et la glaneuse** est vraiment une inspiration directe pour ce film, cet esprit de vouloir chercher et ne jamais vraiment se répéter me pousse beaucoup. **La Balade sauvage** et **Les Moissons du ciel** de Terrence Malick m'ont beaucoup aidé. Et je ne ferais pas ce que je fais maintenant sans les films de Alice Rohrwacher et Leos Carax.

La magie qu'ils retrouvent avec le cinéma est incroyable pour moi, ce sont, comme Varda, des gens qui poussent le langage cinématographique d'une manière qui ne peut être raconté qu'avec des films. Certaines scènes me paraissent même inexplicables d'avance aux producteurs, ce qui montre qu'ils ont une énorme vision. Je pense que du coup j'aime beaucoup les cinéastes qui font des films dans lesquels on ne sent plus trop le scénario, je ne sais pas si ça veut dire quelque chose mais pour moi ça marche. Pour finir ma liste, je dirais que la narration très sèche de Aki Kaurismaki m'inspire énormément. Le fait de ne pas devoir créer une histoire hyper complexe pour raconter quelque chose avec plusieurs niveaux.



Quelle est la dernière fois où vous avez eu l'impression de voir quelque chose de neuf, de découvrir un nouveau talent ?

Heureux comme **Lazzaro** était le premier film que j'ai vu de Alice Rohrwacher et c'était un énorme choc. Je cherche régulièrement de nouvelles choses. Donc je suis heureux d'en découvrir assez souvent. Par exemple, il y a le festival de cinéma d'animation à Bruxelles en ce moment (Anima) et j'ai découvert des nouvelles cinéastes là-bas qui m'inspirent beaucoup. Comme Mathilde Parquet et son court métrage **Trona Pinnacles** et Caroline Cherrier et son court **Horacio**.

J'adore me laisser inspirer aussi par d'autres expressions artistiques comme la peinture, la sculpture. Il y a quelques années, j'ai rencontré une jeune artiste française, Alice Saadi, à qui j'ai demandé de m'aider pour le développement de **Easter Eggs** parce que je trouvais son travail justement très tendre et original, et bien sûr aussi parce que ça correspondait fort à ce que j'avais en tête.

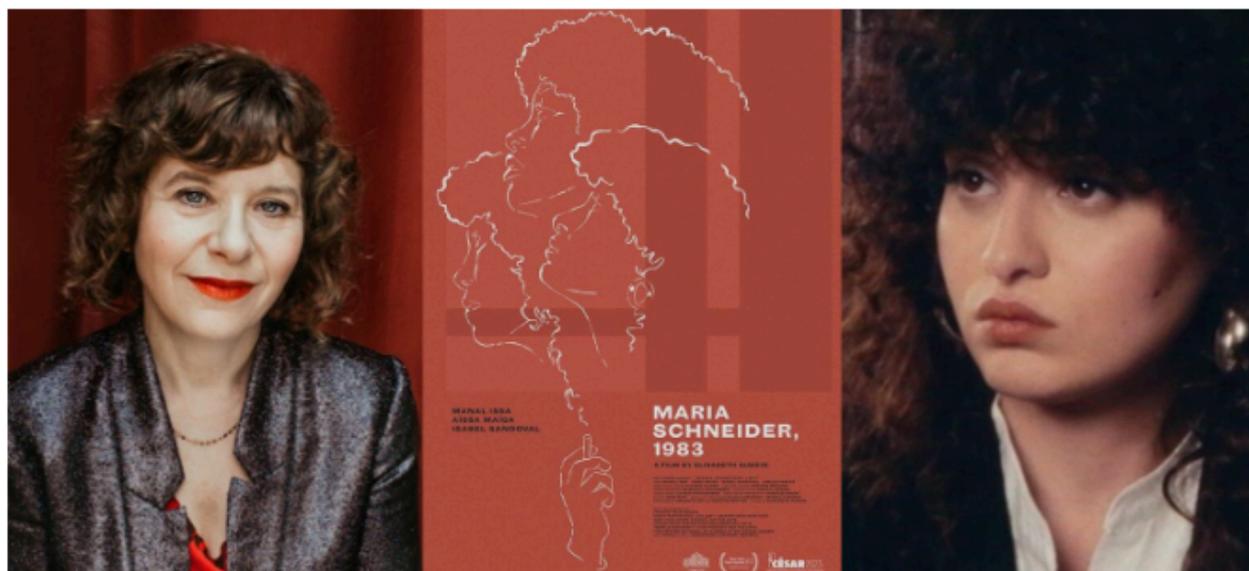
>>> [Easter Eggs est visible sur Mubi](#)



Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 16 février 2021. Un grand merci à Luce Grosjean.

Festival Format Court | Entretien avec Elisabeth Subrin

Publié le 14 avril 2023



C'est l'un des sommets de ce Festival de Cannes : dans son court métrage *Maria Schneider, 1983*, l'Américaine Elisabeth Subrin reconstitue une interview donnée par Schneider à l'émission *Cinéma, Cinémas*. Trois actrices (Manal Issa, Aïssa Maïga et Isabel Sandoval) l'interprètent à tour de rôle. Le résultat est à la fois expérimental et émouvant, utilisant un dispositif qui traite avec finesse de luttes d'hier, d'aujourd'hui, et de leur transversalité. Elisabeth Subrin nous en dit davantage sur ce film passionnant sélectionné à la [Quinzaine des Réalisateurs](#).

Sur votre blog [Who Cares About Actresses](#), vous posez cette questions : « *quelle est la relation entre jouer, performer et être ?* ». Est-ce que vous vouliez explorer cela dans *Maria Schneider, 1983* ?

Oui, complètement. Je pense que la plupart d'entre nous passons beaucoup de temps à performer une version de nous plutôt qu'à être nous-mêmes. Je m'intéresse à la performance en tant que métaphore de la façon dont nous gérons nos propres vulnérabilités, les différentes stratégies que nous utilisons pour nous protéger.

Dans *Maria Schneider, 1983*, Maria est filmée pour une émission de télévision dont elle savait évidemment qu'elle serait vue par un public. Schneider était notoirement secrète et résistante vis-à-vis des journalistes, en particulier après *Le Dernier tango à Paris*, mais elle détestait aussi l'inauthenticité. Plus j'ai regardé [l'interview originale](#), plus j'étais fascinée par la multiplicité des changements subtils dans ses émotions et son attitude, et la gamme de tactiques qu'elle utilise pour se protéger de la journaliste, tout en étant parfois assez franche. C'est une performance extraordinaire.



Comment avez-vous choisi les différentes actrices de *Maria Schneider*, 1983?

L'une des choses que j'admire le plus chez Maria, c'est sa critique prémonitoire du sexisme dans l'industrie cinématographique et son courage d'en parler alors que personne d'autre ne le faisait. Je voulais travailler avec des actrices exceptionnelles, bien sûr, mais je cherchais aussi des actrices qui pouvaient apporter leurs propres antécédents et expériences au matériau, et qui se sont également exprimées publiquement sur les questions politiques et sociales qui les concernent, dans l'industrie cinématographique et au-delà. Manal Issa, Aïssa Maïga et Isabel Sandoval sont toutes des actrices (et réalisatrices) très fortes, courageuses, qui se font entendre et qui utilisent leurs films et leurs plateformes pour remédier aux injustices.



Dans quelle mesure diriez-vous que votre film traite autant du cinéma hier que du cinéma aujourd'hui ?

C'est intéressant que vous posiez cette question, parce que mon travail explore presque toujours la relation entre le passé et le présent. **Maria Schneider, 1983** oscille entre différentes périodes, tant dans son dispositif formel que dans son contenu. Le film s'engage littéralement dans le cinéma du passé en recréant une interview d'une actrice surtout connue pour son travail dans les années 1970, dans laquelle elle est interviewée pour une émission cinéphile française des années 1980, **Cinéma Cinémas**. En outre, le film aborde l'un des films européens les plus controversés des années 1970, **Le Dernier Tango à Paris** de Bertolucci, et fait allusion avec révérence à un autre, **Profession : reporter** d'Antonioni.

L'une des manières qu'a mon film de parler du cinéma d'aujourd'hui, c'est qu'il implique que de nombreux problèmes au sein de l'industrie cinématographique continuent de nos jours. Mais je pense que vous posez davantage cette question sur la façon dont mon travail s'intègre formellement dans le cinéma contemporain, n'est-ce pas ? Je crois que c'est mon travail en tant que réalisatrice et artiste de créer de nouvelles façons de voir, de trouver de nouveaux dispositifs et de nouvelles approches de ce médium. En dialoguant avec d'autres cinéastes contemporains qui s'intéressent aussi à la biographie expérimentale, aux formes hybrides, etc., je me rends compte que **Maria Schneider, 1983** fait quelque chose que je n'ai encore jamais vu dans un autre film. De cette façon, ce n'est pas tant qu'il traite du cinéma d'aujourd'hui, mais plutôt qu'il le fait.



Qui sont vos cinéastes de prédilection et/ou qui vous inspirent ?

Si je prends en compte toute leur filmographie, je dirais que les cinéastes qui m'inspirent le plus sont [Lucrecia Martel](#), Todd Haynes, Steve McQueen et bien sûr Chantal Akerman. Mais la plupart du temps lorsque je cherche l'inspiration, je pense à des films en particulier et parfois même juste à des scènes précises.

Quelle est la dernière fois où vous avez eu le sentiment de voir quelque chose de neuf, de découvrir un nouveau talent ?

Je sais déjà que c'est ce que je ressentirai quand je verrai le premier long métrage de la réalisatrice chilienne Manuela Martelli, [1976](#), qui est présenté en première mondiale à la Quinzaine des Réalisateurs cette semaine. J'aime les films qui mettent en scène un conflit émotionnel et intime sur fond de moment historique complexe. Manuela était mon élève il y a dix ans, et elle a déjà eu une carrière réussie en tant qu'actrice. Ses courts métrages étaient si forts, si sophistiqués émotionnellement, je n'ai aucun doute que ce sera un film extraordinaire et j'ai hâte de le voir.



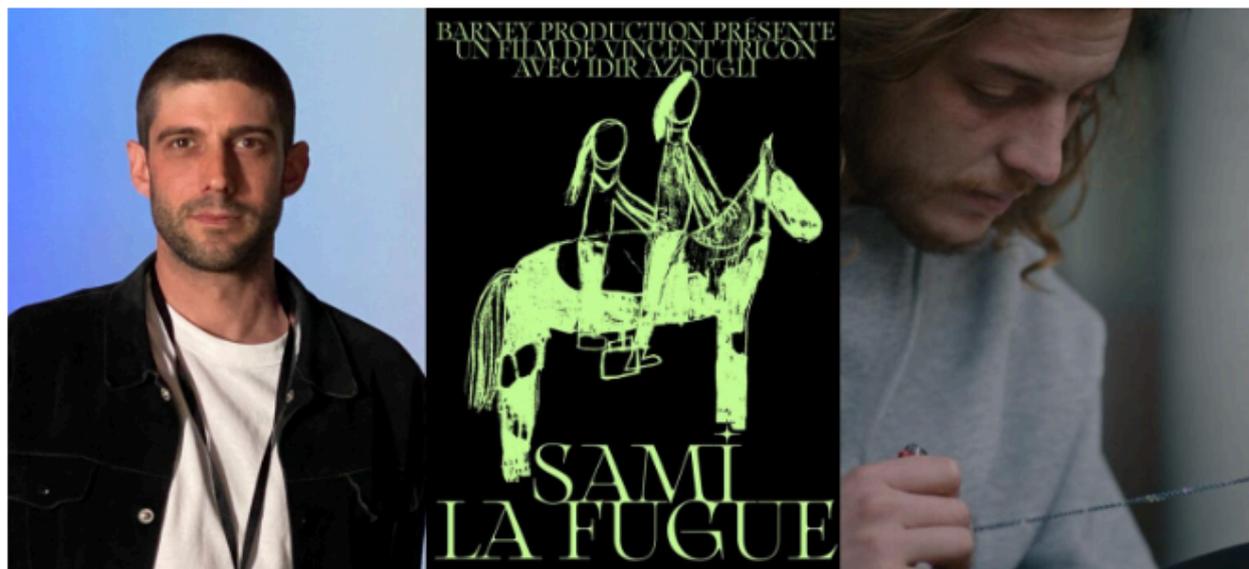
Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 23 mai 2022. Un grand merci à Chloé Lorenzi.

Le Polyester

« Festival Format Court | Entretien
avec Vincent Tricon »
Nicolas Bardot, 15 avril 2023
Article Web - Dédié

Festival Format Court | Entretien avec Vincent Tricon

Publié le 15 avril 2023



Sami la fugue, réalisé par le Français Vincent Tricon, fait partie de la compétition du [Festival Format Court](#). Ce film raconte l'histoire d'un jeune homme (interprété par Idir Azougli, vu notamment dans *Shéhérazade*, *Stillwater* ou *L'Été l'éternité*), interné dans un centre psychiatrique et dont on va suivre l'échappée. C'est un portrait réalisé avec finesse, une fugue nocturne dans laquelle le cinéaste sait avec talent installer des respirations. Vincent Tricon est notre invité.

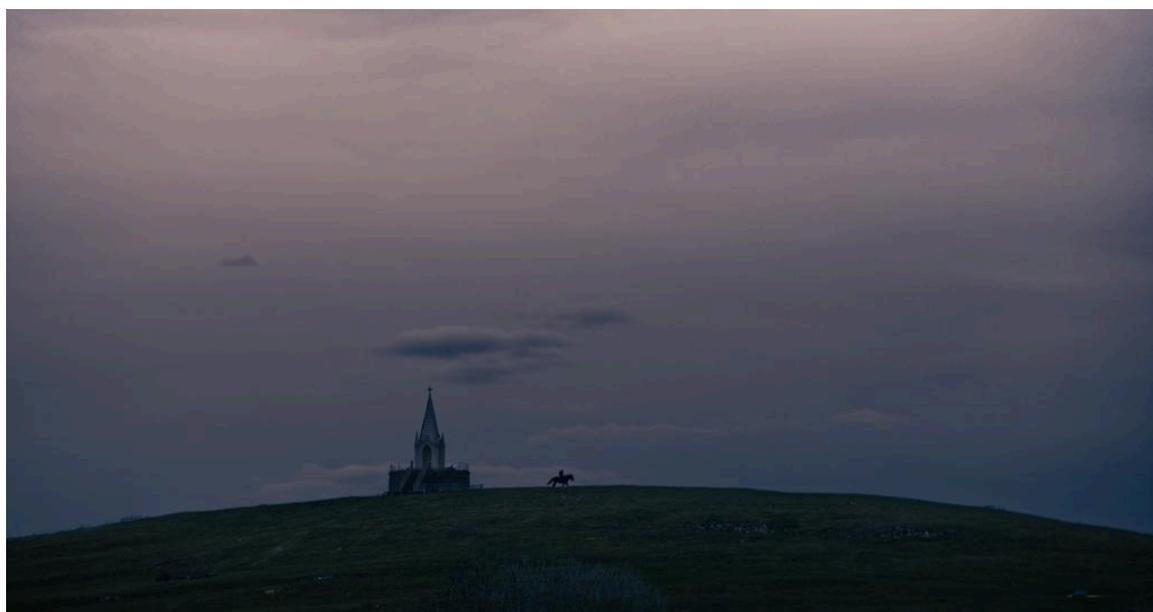
Quel a été le point de départ de *Sami la fugue* ?

Le film est basé sur une histoire vraie ; elle a été vécue par des proches. J'ai eu l'intuition qu'en faire un film, c'était parler de folie de manière poétique et que ça brisait pas mal de clichés sur la maladie mentale.



Pouvez-vous nous en dire davantage sur votre choix des lieux de tournage et votre façon de les filmer – je pense à ces zones pavillonnaires puis cette nature qui pendant l'échappée de Sami donnent un climat singulier au court métrage ?

Je voulais un film nocturne et enneigé, donc ça limitait géographiquement. Je voulais aussi tourner dans un vrai hôpital, pour ne pas tricher avec la représentation de l'univers psychiatrique. Le pôle psychiatrie du Granvallier, à Pontarlier dans le Jura, a bien voulu nous accueillir. Certains patients et soignants se sont pris au jeu, à tel point qu'on a improvisé des scènes avec eux. Pour moi c'était important de leur donner la parole, qu'il y ait leur point de vue dans le film, pas juste le mien. On a beaucoup travaillé avec Pierre Jouille, qui est un grand repéreur jurassien, et qui m'a fait découvrir une région que je ne connaissais pas.



Comment trouve-t-on le bon point de vue pour filmer un personnage tel que Sami ? Quelles questions vous êtes-vous posé au moment de l'écriture ?

Je me suis beaucoup documenté : dans des livres, dans des films et surtout dans la vie. Le film je l'ai écrit comme un conte, un truc assez poétique, presque chevaleresque et surtout très pudique, sans psychologie, juste avec des faits. La vraie question pour moi c'était comment faire le film pour qu'il soit mieux que le scénario. Parce que ça arrive que le scénario soit bien mais que le film soit moins bon. Donc le film s'est réécrit ou plutôt trouvé au tournage : on a quitté le conte et on est allés à fond dans le réel, avec l'acteur Idir Azougli qui s'est emparé du personnage. Moi j'ai dit ok, c'est Sami, maintenant avec l'équipe on va te suivre.

Il faut dire qu'on a passé du temps ensemble à l'hôpital, pour qu'Idir voie, ressentie et comprenne, pour ne pas trahir. Quand on tournait dans l'hôpital, un patient le regardait jouer et m'a dit : « *on dirait qu'il est vraiment sous médoc* ». Là je me suis dit c'est bon, je ne vais pas trahir les gens concernés par la maladie, je vais pas les montrer mal. C'aurait été le pire truc pour moi, ça aurait rajouté du cliché, de la stigmatisation et de la souffrance à un endroit où il y en a déjà trop.



Qui sont vos cinéastes de prédilection et/ou qui vous inspirent ?

Pour Sami, y avait Wiseman et Depardon, *Passé montagne* de Stévenin. J'ai pas mal revu les peintures de Brueghel et réécouté en boucle les nocturnes de Chopin.

Quelle est la dernière fois où vous avez eu le sentiment, en regardant un film, de voir quelque chose de neuf, de découvrir un nouveau talent ?

En fait c'est des « vieux » qui souvent m'impressionnent le plus : cette année Jerzy Skolimowski avec *Eo* qui m'a mis une claque. Il n'a peur de rien, je me dis que c'est super de vieillir. Qu'avec l'âge on devient plus libre, plus inventif, plus généreux aussi. Après il y a beaucoup de gens dont je monte les films que je trouve inventifs, qui apportent des choses originales, qui n'ont pas peur d'essayer. Je trouve qu'on a des générations qui décroissent et qui veulent faire des films exigeants, généreux et respectueux dans la manière d'être faits ensemble. C'est important d'avancer soudés, c'est plus facile de rester enthousiastes malgré tout.



Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 18 janvier 2023. Un grand merci à Cilia Gonzalez.

Festival Format Court | Entretien avec Osman Cerfon

Publié le 15 avril 2023



A l'école, dans la cour de récré, à la cantine, à la piscine, les bambins n'ont qu'un mot (ou plutôt un cri) à la bouche : « *aaaah !* ». Voilà le principe du jubilatoire *Aaaaah !*, un court métrage absurde (mais pas tant que ça) d'Osman Cerfon, que nous avons déjà interrogé pour son film nommé aux César *Je sors acheter des cigarettes*. *Aaaaah !*, qui vient d'être dévoilé à Clermont-Ferrand et à la [Berlinale](#), est au programme du [Festival Format Court](#) cette semaine. Osman Cerfon nous présente ce court métrage dont vous devriez entendre parler.

Il y a quelque chose de « vibrant » dans l'animation de vos personnages et de leurs visages, ce qui donne une tension particulière à votre film. Pouvez-vous nous en dire davantage sur ce choix esthétique ?

Oui en effet j'ai choisi de peindre à l'encre chaque image du film. Cela donne déjà un côté organique et aléatoire au dessin. Mais la nervosité vient surtout du fait qu'on ait fait vingt-cinq images par seconde, la plupart du temps 12 suffisent largement, mais je voulais donner l'impression que les enfants sont sur le point d'exploser à tout moment... Comme s'ils se contenaient en permanence.



Est-ce que la dimension absurde du film a pu constituer un moyen pour vous d'évoquer l'angoisse et la brutalité liées à l'école ?

L'absurde et l'humour c'est juste le prisme par lequel je décide de présenter ces choses, sans juger mes personnages. Une sorte d'humour que j'ai envie de d'insuffler au spectateur qui regardera ce film. Beaucoup de situations présentes dans le film sont à vrai dire des choses que j'ai vues ou vécues quand j'étais moi-même à l'école. Alors certes c'était à une autre époque et dans un quartier assez chaud de Paris, où ce que vous nommez brutalité était plutôt perçue comme normalité (*rires*).

Plus généralement, l'école c'est l'endroit où l'on commence l'apprentissage de la vie en collectivité, avec ses joies et ses frustrations. Arriver à l'heure, travailler quand on nous le dit, manger à la cantine... On force l'individu à adapter son propre rythme à celui de la collectivité, et je trouve qu'il y a une forme de brutalité à cela, même si ça semble être une introduction nécessaire à la vie d'adulte apte à vivre en société.

Si vous parlez d'angoisse, c'est que vous vous êtes projeté comme enfant dans ce film. Et tant mieux ! Car l'idée était de s'adresser aux enfants comme aux adultes. Je suis donc ravi quand des adultes me disent que ça leur rappelle des choses de leur enfance, alors je me dis que je suis pas le seul à avoir été traumatisé (*rires*).



Quels défis sont soulevés par une narration sans dialogues ?

Il y a en effet quelques situations qui sont difficiles à raconter sans dialogue, mais c'est aussi une contrainte qu'il faut voir comme une source d'inspiration. De ce point de vue le film à un petit côté « exercice de style ». Je n'ai d'ailleurs pas vraiment choisi de faire un film sans dialogue. Je l'ai plutôt vu comme un film dont les seuls dialogues sont des « *aaaah !* »

Pouvez-vous nous parler du choix du « a » (et de ce que cette lettre peut offrir comme possibilités) plutôt qu'une autre voyelle par exemple ?

J'ai même pas vraiment envisagé une autre lettre.... J'ai eu le titre du film avant de l'écrire. Maintenant, je me dis que je peux peut-être essayer de faire tout l'alphabet, mais plus sérieusement je pense qu'a priori c'est la lettre A qui offrait le plus de possibilités. Et puis ça nous assure une place de choix dans les listes de films qui sont souvent publiées dans l'ordre alphabétique (*rires*).



Aviez-vous des inspirations particulières en tête lors de la confection de ce court métrage ?

Comme je vous l'ai dit, d'abord ma propre enfance... Ensuite mes enfants : quand ils ont commencé à aller à l'école, on les récupérait super énervés tous les soirs. Cela leur arrivait souvent de faire des crises sur le chemin de la maison alors qu'ils étaient hyper sages à l'école. On a fini par comprendre qu'ils avaient probablement besoin d'évacuer leur frustrations de la journée. Et quoi de mieux que de le faire sur ses parents ! Agnès Patron a appelé ça « *l'heure de l'ours* »... C'est pour cette raison que j'ai décidé de limiter l'action du film à l'école. Mais en vrai : ils ont plein d'autres raisons de hurler en dehors de l'école (*rires*).

Sinon je pense que le travail de Masaki Okuda m'a probablement beaucoup inspiré pour ce film. Tant par sa forme que par son rythme, mais j'ai un peu honte car rien que [son film d'étudiant à la Gedai Animation](#) est vachement mieux que le mien.



Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 14 février 2023. Un grand merci à Luce Grosjean.

Festival Format Court | Entretien avec Anthony Ing

Publié le 16 avril 2023



Parmi les **très bons courts métrages** sélectionnés à la **Berlinale**, *Jill, Uncredited* était à la fois un ovni et un sommet. Le film d'Anthony Ing met en scène les 1001 apparitions à l'écran de Jill Goldston, figurante prolifique qui a pu apparaître autant dans *Elephant Man* que dans un clip de Kate Bush, en passant par de la télé britannique ou des films oubliés. Ce montage d'images où l'actrice figure sans cesse ouvre les portes d'un fascinant imaginaire : qui est cette inconnue qui semble traverser le temps et l'Histoire du cinéma ? Est-ce un fantôme, est-ce une femme restée dans l'ombre des autres toute sa vie ? Le résultat est aussi ludique qu'émouvant. Anthony Ing nous en dit davantage sur ce bijou sélectionné cette semaine à **Format Court**.

Quel a été le point de départ de *Jill, Uncredited* ?

Je voulais faire un film sur un figurant ou une figurante depuis longtemps. Leurs brefs moments à l'écran sont souvent tenus pour acquis, mais leurs rôles peuvent être émouvants et apporter tellement de vie et d'atmosphère à une scène. Je voulais me concentrer là-dessus, rendre cela personnel et explorer d'autres thèmes en cours de route. Je ne savais pas comment trouver la bonne personne, mais un jour, je suis tombé sur une communauté en ligne de cinéphiles qui aimaient identifier des figurant.e.s dans les vieux films britanniques. Jill Goldston avait été considérée comme l'une des plus prolifiques, mais elle n'avait pas été repérée tant que ça sur ce forum. Quelqu'un là-bas m'a mis en contact avec Jill elle-même et le projet a commencé à partir de là.



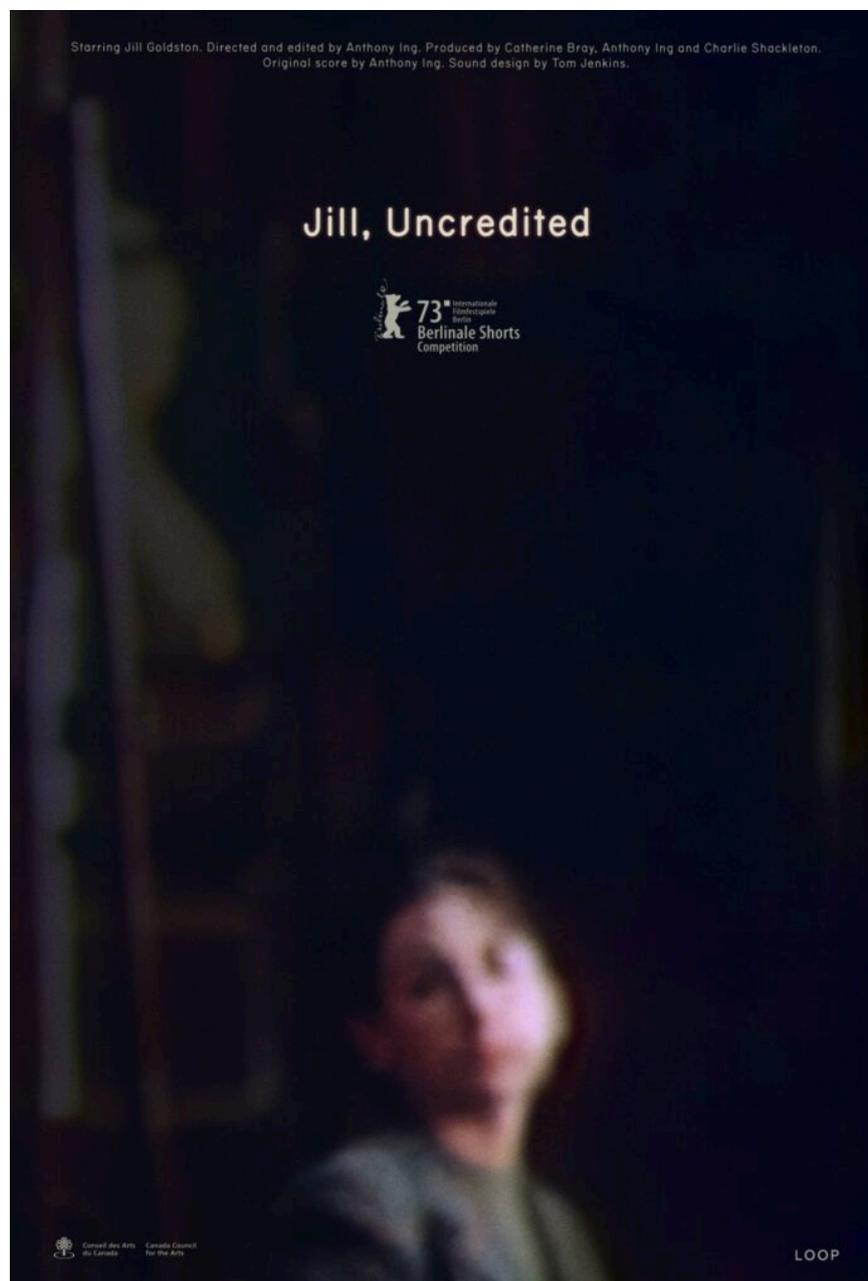
Parmi toutes les apparitions de Jill Goldston, comment avez-vous sélectionné les extraits et comment avez-vous construit le film à partir de ces images ?

La première étape a été d'essayer de la repérer dans autant de films que possible, et j'ai donné la priorité au matériel que je pouvais trouver dans la meilleure qualité disponible. Une fois que j'ai eu plusieurs centaines d'extraits avec lesquels je pouvais travailler, j'ai utilisé des interviews avec Jill pour m'aider à dessiner la structure initiale. Elle parlait de diverses expériences tout au long de sa vie et de sa carrière, comme son amour de la danse et le sens de la communauté sur le plateau. À partir de là, j'ai commencé à laisser le matériau montrer lui-même le chemin, et les connexions entre les images se sont trouvées de manière organique.



Jill est une figurante, mais l'accumulation d'images avec toutes ces Jill fait qu'on se demande si c'est un fantôme, un personnage qui traverse l'Histoire du cinéma, ou s'il s'agit simplement d'une femme qui est restée au second plan durant sa propre vie. Comment avez-vous abordé les différents récits ouverts par *Jill, Uncredited*?

Trouver les différents récits, c'est né d'une réponse émotionnelle aux séquences elles-mêmes. Il peut y avoir tellement de questions soulevées quand on se concentre sur l'image floue d'une personne au second plan, et par conséquent, en révélant à plusieurs reprises cette même personne, ces questions reviennent sans cesse. Vous commencez à imaginer différentes choses et vous vous demandez quelle personne se cache derrière l'image. Si vous gardez ces questions ouvertes tout au long, il y a beaucoup de place pour explorer différentes couches narratives simultanément.



Qui sont vos cinéaste de prédilection et/ou qui vous inspirent ?

Lars von Trier a toujours été l'un de mes favoris, en raison de la façon dont il a pu expérimenter à partir de limites formelles. Je suis devenu un peu moins attaché à des cinéastes en particulier désormais, car en fait beaucoup de mes films préférés sont signés de cinéastes dont les carrières ne sont pas forcément aussi remarquables.

Quelle est la dernière fois où vous avez eu le sentiment de voir quelque chose de différent, de découvrir un nouveau talent ?

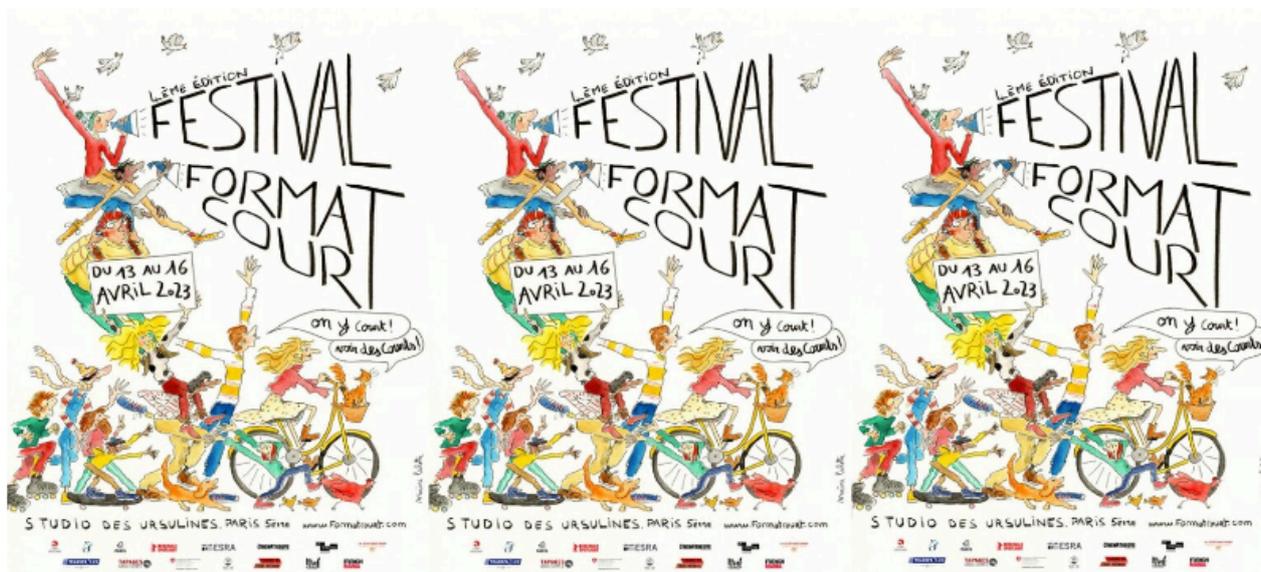
Même si je n'ai pas eu la chance de tout voir, il y a d'autres courts métrages de la Berlinale que j'ai trouvés très excitants : **Ours** de Morgane Frund, **The Veiled City** de Natalie Cubides-Brady et **La Herida luminosa** de Christian Avilés en particulier.



Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 6 mars 2023. Un grand merci à Charlie Shackleton. Crédit portrait : Loop.

Le palmarès du Festival Format Court 2023

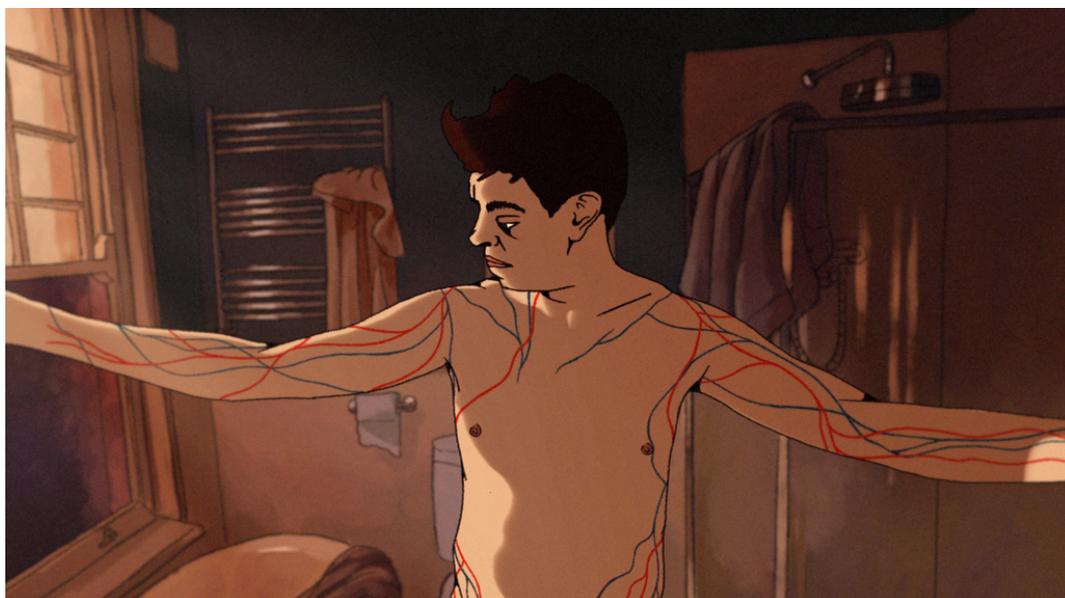
Publié le 17 avril 2023



La nouvelle édition du Festival **Format Court**, manifestation dédiée aux courts métrages, s'est achevée ce weekend à Paris. [Vous avez pu avoir un aperçu du festival sur Le Polyester](#). Le palmarès a été dévoilé.

Le Grand Prix a été remporté par **Scale** du Britannique Joseph Pierce. L'histoire de ce film d'animation : sur l'autoroute, Will perd le sens de l'échelle et fait une embardée. Alors que son addiction aux psychotropes s'amplifie de jour en jour, sa vie de famille est au bord du désastre. Will, face à ses démons, tente de terminer sa thèse et de remonter le fil des événements qui l'ont amené à cette lente déchéance.

Découvrez le palmarès ci-dessous.



Scale

Grand Prix : **Scale** de Joseph Pierce

Prix du scénario : **Trois grains de gros sel** de Ingrid Chikhaoui

Prix de l'image : Vadim Alsayed pour **Sèt Lam** de Vincent Fontano

Prix de la création sonore : Tomaž Grom pour **La Vie sexuelle de Mamie** de Urška Djukić et Émilie Pigeard

Prix d'interprétation : Idir Azougli pour **Sami la fugue** de Vincent Tricon

Mention spéciale du Jury : **Rapide** de Paul Rigoux

Prix de la presse : **Binge Loving** de Thomas Deknop

Mention spéciale : **Les Grandes vacances** de Valentine Cadic

Prix du Jury étudiant : **Binge Loving** de Thomas Deknop

Prix du public : **Binge Loving** de Thomas Deknop

Source

Nicolas Bardot

Festival Format Court – On y court ! Voir des courts !

MILA MOUCHEL 13 AVRIL 2023



Du 13 au 16 avril, c'est au Studio des Ursulines que le court-métrage est mis à l'honneur. Après avoir exploré en 2021 la Suède, Swann Arlaud et Locarno, le festival se tourne vers de nouveaux horizons. Cette année, focus sur la Ville de Paris et sur la sélection courts de la Berlinale.

« *Le court-métrage est le format qui m'a donné mes premières partitions les plus riches* » déclare Bastien Bouillon, parrain du festival cette année. L'acteur et réalisateur est un fidèle du court-métrage depuis ses débuts et le reste. À retrouver le jeudi 13 avril pour découvrir sa carte blanche. Celui-ci s'est donné à cœur joie pour proposer une programmation vaste et personnelle. On y retrouve son court-métrage *Moha*, mais également *Partir un jour* d'Amélie Bonnin, César du meilleur court-métrage de fiction 2023.

La Ville de Paris à l'honneur

De plus, le festival met en avant cette année sa collaboration avec la Ville de Paris. Et c'est quatre réalisatrices qui sont mises à l'honneur : Brigitte Sy, Céline Devaux, Aurélia Morali et Jawahine Zentar. C'est à croire que le milieu du court-métrage s'actualise, et cela fait du bien ! On y retrouve entre autres *Le repas dominical*, court d'animation de Céline Devaux, ayant obtenu l'aide de la Ville de Paris en 2015, qui aborde avec beaucoup de sensibilité et d'humour les confrontations générationnelles, empruntant la voix si particulière de Vincent Macaigne. Ce focus sur le fonds d'aide de la Ville de Paris n'est pas anodin et témoigne d'un réel engagement de la part du festival, mettant en lumière ce besoin essentiel que sont les aides au développement et à la production, surtout pour une industrie comme celle du court-métrage.

Berlinale Spotlight

On retrouve également des œuvres plus expérimentales, avec des « found footages », dans la sélection Berlinale Spotlight. Celle-ci a pour but de relayer des court-métrages ayant été sélectionnés dans la catégorie éponyme à la Berlinale. C'est Anna Henckel-Donnersmarck, responsable de Berlinale Shorts qui s'est chargée de la programmation. *One Thousand and One Attempts to Be an Ocean* de Yuyan Wang tente de pousser ce visuel incessant que l'on trouve sur internet des vidéos « satisfaisantes » et d'en faire image, de leur donner un sens commun par le biais du montage. Serge Daney n'a qu'à bien se tenir ! Sur cette même idée du « found footage », Anthony Ing reconstruit le portrait d'une femme, apparaissant toujours au second plan des films, jamais devant, jamais dans l'histoire. En rapprochant ses images, il la met en avant, celle dont cela n'a jamais été l'essence et façonne *Jill, Uncredited*.

A vos votes !

À l'issue de Format Court, trois jurys remettront chacun un ou plusieurs prix. Cette année, le jury pro réunit Guslagie Malanda (actrice et commissaire d'exposition indépendante), Valentin Hadjadj (compositeur), Romane Gueret (réalisatrice), Hakim Mao (réalisateur) et Bruno Quiblier (responsable de programmation et commissaire de sélection). Quant au jury presse, il se compose de Diane Lestage (journaliste et critique pour Maze et FrenchMania), Raphaël Clairefond (rédacteur en chef du magazine *SOFILM*), Marie Misset (directrice de la rédaction de Konbini), David Bola (journaliste, producteur et animateur à Radio Nova) et Quentin Grosset (journaliste à *Trois Couleurs* et pigiste pour *TRAX*). Pour le jury jeune, ce sont les étudiants Najat Naidi (École Kourtrajmé), Dylan Librati (ESRA puis Université Sorbonne-Nouvelle), Bianca Dantas (Université Paris 8), Tommy Boulet (La Fémis) et Mathilde Canet (Université Sorbonne-Nouvelle) qui voteront.

Le jury pro remettra le Grand Prix Format Court, le Prix de la meilleure interprétation, le Prix du meilleur scénario, le Prix de la meilleure création sonore et le Prix de la meilleure image. Le jury presse remettra le Prix de la presse, le jury étudiant remettra le Prix du Jury Étudiant et il y aura enfin un Prix du public. Alors courez aux Ursulines, les court-métrages sont en piste !

Auteur·rice·s

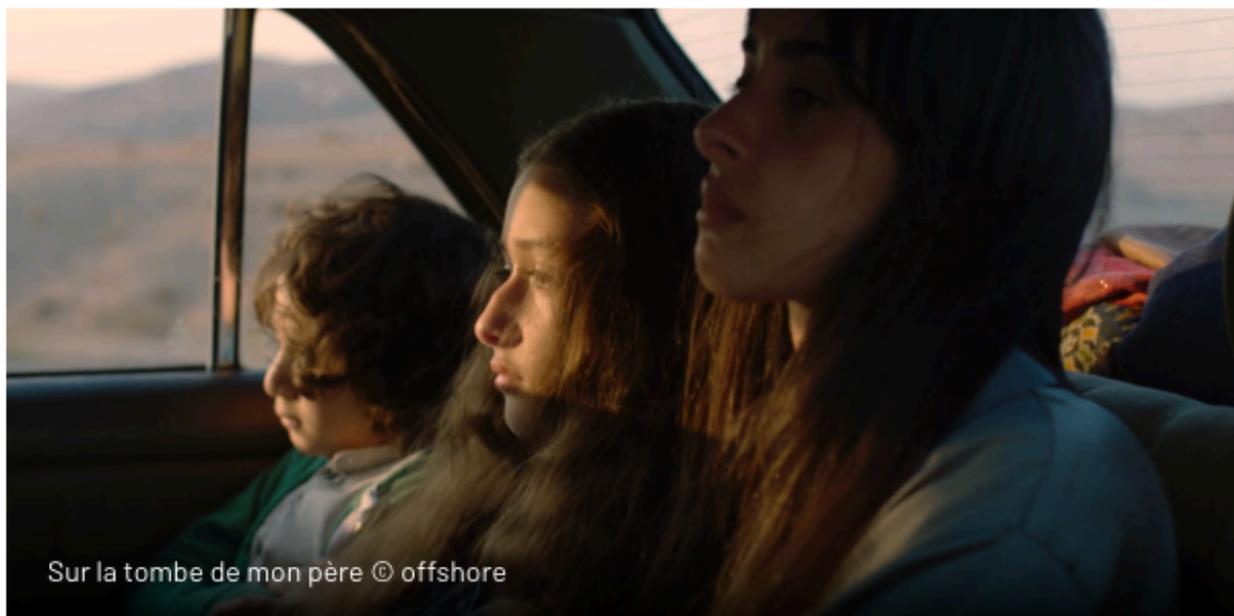
Mila Mouchel

Aude Cuilhé

CINÉMA

Festival Format Court 2023 – Nos coups de cœur

YOANN BOURGIN 19 AVRIL 2023



Sur la tombe de mon père © offshore

Le festival Format Court 2023 s'est tenu, du 13 au 16 avril, au Studio des Ursulines. Une programmation éclectique, de plus d'une vingtaine de court-métrages, aux genres variés. Alors que le palmarès a été révélé dimanche 16 avril, voici les coups de cœur de Maze pour cette quatrième édition.

Ville éternelle, Garance Kim (2022)

Compétition 1

Dans un petit village, non loin de l'aéroport Roissy Charles-de-Gaulle, Lili, jouée par la réalisatrice Garance Kim, attend son car. Elle rencontre Thibault, incarné par **Martin Jauvat**, qui, au premier coup d'œil, la reconnaît. Ils étaient ensemble au lycée. Le bus n'arrivant pas, ils décident de partir pour un périple doux et léger.

L'espace dans lequel les protagonistes s'émancipent, indépendamment de là où ils sont nés, a façonné leur vision du monde. Pourtant, ces personnalités qui se sont éloignées, apprennent à se supporter, et *in fine*, se rassembler. Les points communs font surface petit à petit, et sont le socle d'une comédie délicate. Les plans larges donnent une autre idée de la banlieue : la nature se dévoile, et la petite balade à vélo et à pied se transforme en road-trip champêtre.

Ville éternelle est disponible sur **arte.tv** jusqu'au 02/12/2023.



Riad, Yann Verburgh **(2022)**

Compétition 2

Un père, anciennement dans la Légion étrangère et souffrant d'un syndrome de stress post-traumatique, s'apprête à revoir son fils après une longue période de séparation. Les retrouvailles, qui ont lieu dans un espace parents-enfants, Riad les appréhende. D'autant plus qu'il lui est interdit d'évoquer son passé, possiblement réparateur.

Le court métrage croise l'intime et le voyeur : intime, car chaque mot du père est scruté avec attention ; voyeur, car l'organisatrice assiste, parfois de manière indélicate, à l'intégralité de la séance. Sans *pathos*, le film met l'accent sur le poids des mots, fondamentaux pour guérir un lien longtemps abîmé. Mais aussi sur les expressions du visage, en témoignent les plans serrés. Dans ces moments cruciaux, chaque mouvement peut être réinterprété.

Binge Loving, Thomas Deknop **(2021)**

Compétition 3, Prix de la presse, Prix du jury étudiant et Prix du public

À Bruxelles, un détective privé, Otis, est chargé de recueillir toutes les informations sur un homme que sa femme soupçonne d'adultère. Cet anti-héros a une addiction bien particulière : lorsqu'il est en filature, il ne peut s'empêcher de manger. Lorsqu'il se retrouve à se rapprocher de celle pour qui il travaille, Otis trouve un réconfort. Les deux personnages tentent de rompre leur solitude : l'un, face à son isolement professionnel, l'autre, face à son isolement conjugal.

Les obsessions gastronomiques du réalisateur, en gros plan, et son look de Monsieur Tout-le-monde, confèrent à Otis une image de proximité, loin du traditionnel détective, avec son trench et son chapeau. Thomas Deknop joue d'ailleurs, dans le choix de la photographie, sur cet aspect de « personnage lambda », avec une série de calques transparents (vitres, miroirs reflets). L'idée : voir, sans être vu.



© Denzzo Productions

La Vie sexuelle de Mamie, Urška Djukić et Émilie Pigeard (2021)

Compétition 3, Prix de la création sonore

Récompensé par le César du meilleur court métrage d'animation cette année, le film raconte l'histoire d'un modèle patriarcal où les droits des femmes slovènes sont bafoués. Un récit établi à partir de réels témoignages. L'animation ressemble à un croquis, aux couleurs limitées et souvent sombres, donnant un caractère grave au tableau. Des images d'archives, gros plans sur les mains, les bouches, sans sourire, ponctuent le court-métrage, et donnent le ton jusqu'à la dernière seconde.

Les expressions sont déshumanisées, voire animalisées. Onomatopées et sonorités bestiales plongent le spectateur dans le quotidien dégradant et rétrograde de ces femmes, au début du siècle précédent. Et si l'on voulait se persuader que toute cette histoire n'était finalement qu'un dessin, la narration par une personne âgée, de temps à autre, amène indéniablement à la dure réalité.

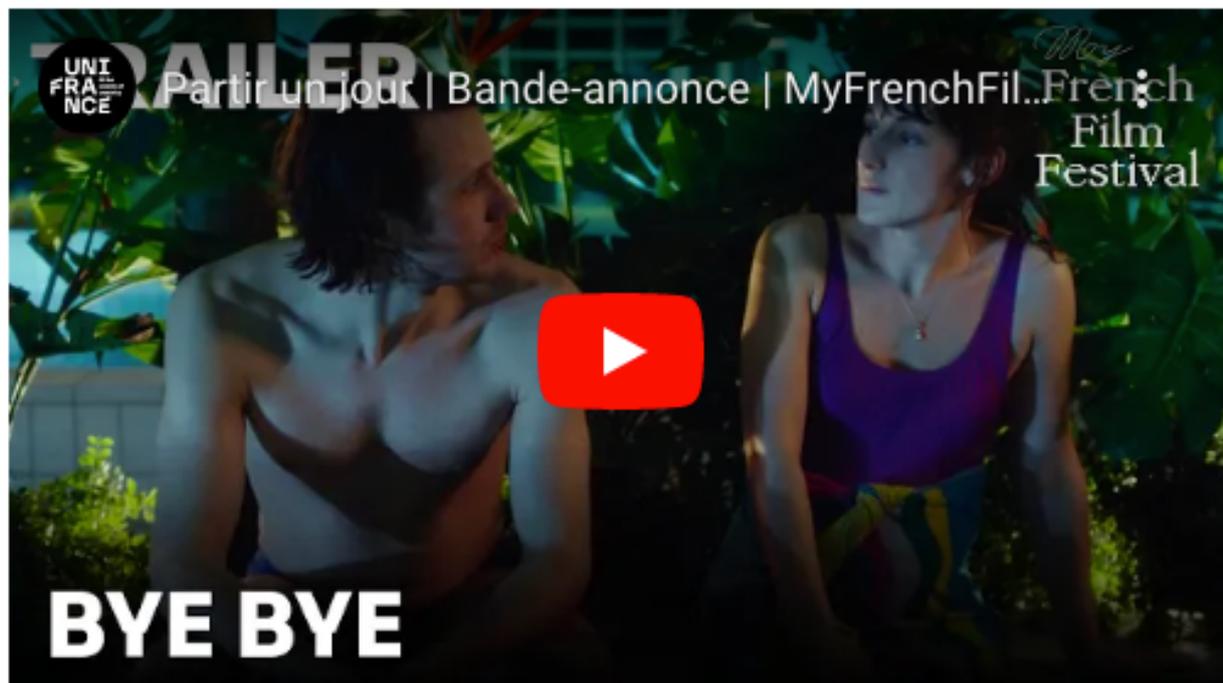
La Vie sexuelle de Mamie est disponible sur UniversCiné.

Partir un jour, Amélie Bonnin (2021)

Focus Bastien Bouillon

Julien (Bastien Bouillon), écrivain parisien, revient chez ses parents, en Normandie, le temps d'un week-end. Un bout de la France rurale, qu'il a quitté pour faire ses études et s'évader. « *Dans mon village, le plus cultivé, c'était le champ de patates* », écrit-il même dans l'un de ses romans. Au détour du rayon biscuiterie de la grande surface du coin, il rencontre Caroline (**Juliette Armanet**), son amour de jeunesse. C'est alors que les souvenirs surgissent en pleine figure. Ceux que l'on pensait avoir oubliés, ou que l'on voudrait oublier.

Un court-métrage étonnant et stupéfiant, aux essences de comédie musicale sur fond de 2Be3, Ménélik et Larusso. Un grain particulier ramène le spectateur dans les années 1990, et donne un caractère mélo, voire nostalgique (avec parcimonie) aux scènes qui se déroulent devant ses yeux. Amélie Bonnin relate avec précision le sentiment de ceux qui sont revenus, pensant faire table rase du passé, mais doivent se rendre à l'évidence : les souvenirs sont indélébiles.



Sur la tombe de mon père, Jawahine Zentar (2021)

Focus Ville de Paris

Une mère et ses enfants se rendent à l'enterrement du père dans son village natal, au Maroc. Là-bas, seuls les hommes peuvent se recueillir au plus près du défunt et assister à l'inhumation, tandis que les femmes restent à la maison. La plus jeune, Maïne, ne l'entend pas de cette oreille. Elle va se battre pour faire son deuil, être présente auprès de celui qui lui est cher.

Maïne défiant les injonctions de sa famille, sa sœur comprend l'injustice qu'un tel protocole implique : mais seule, elle ne peut rien faire. Un plaidoyer contre une tradition funéraire patriarcale, à laquelle il reste interdit de déroger, sous peine d'être la « hchouma » (honte) de la famille. Un court métrage haletant et sensible, qui exploite un sujet peu représenté au cinéma : la répression du deuil, en particulier chez l'enfant. Dans les scènes collectives, de communion et de recueillement, la réalisatrice filme les regards. Des regards qui en disent long.

Sur la tombe de mon père est disponible sur MyCanal.

Auteur·rice

Yoann Bourgin

FRENCH MANIA

« Festival Format Court : Bilan et
coups de coeur »
Diane Lestage, 18 avril 2023
Article Web - Dédié

Festival Format Court : Bilan et coups de coeur

par Diane Lestage | 18 Avr 2023 | CINEMA,



La quatrième édition du Festival Format Court – créé par le site du même nom dédié aux courts métrages – s’est achevée ce dimanche 16 avril au Studio des Ursulines. Pendant quatre jours, la mythique salle de cinéma du 5e arrondissement de Paris a vibré au rythme d’une programmation très éclectique de vingt films faisant la part belle aux productions francophones.

Aux côtés de trois séances thématiques, consacrées à Bastien Bouillon, parrain de cette 4e édition, une carte blanche de la ville de Paris et un focus sur Berlinale Shorts, le Festival Format Court présentait une compétition mettant en valeur la diversité des productions – en majorité francophones – actuelles. Expérimentations visuelles (*Lino*, *La Première*), conte formel (*Sèt Lam*, *Binge Loving*), animations cauchemardesques (*Scale*, *Écorchée*), documentaire méditatif (*Masques*), comédies teintées de mélancolies (*Ville éternelle*, *Les Grandes vacances*), exploration de différentes formes de folies (*Trois grains de gros sel*, *Sami la fugue*)... Une belle et riche sélection de courts métrages, dont certains ont une vie en festival depuis quelques mois, passés notamment par Clermont-Ferrand, Angers ou encore Locarno.

Parmi ces propositions, le jury professionnel de Format Court, composé de Guslagie Malanda (actrice, commissaire d'exposition indépendante), Valentin Hadjadj (compositeur), Romane Gueret (réalisatrice), Hakim Mao (réalisateur, scénariste) et Bruno Quiblier (programmateur) ont remis à l'issue de la cérémonie de clôture cinq prix. Tout d'abord une mention spéciale a été attribuée à l'intelligent *Rapide* de Paul Rigoux. Le comédien Idir Azougli (*Shéhérazade, L'Été l'éternité*) a reçu un prix d'interprétation pour sa prestation touchante dans *Sami la fugue* de Vincent Tricon. Tomaž Grom a été récompensé du prix de la création sonore pour son travail sur le film d'animation *La Vie sexuelle de Mamie* de Urška Djukić et Émilie Pigeard. Le chef opérateur Vadim Alsayed est reparti logiquement avec le prix de l'image pour *Sèt Lam* de Vincent Fontano et son sublime noir et blanc. Le prix du scénario a distingué *Trois grains de gros sel* de Ingrid Chikhaoui. Quant au Grand Prix, le jury a fait le choix de l'attribuer à un film d'animation, le fascinant *Scale* de l'Anglais Joseph Pierce. Le singulier *Binge loving* du réalisateur belge Thomas Deknop a fait le rare triplé en repartant avec le prix du public, le prix du jury étudiant et le prix du jury presse. Les journalistes du jury ont également remis une mention spéciale à *Les Grandes vacances* de Valentine Cadic.

Nos coups de cœur français et francophones

***Binge loving* de Thomas Deknop**

Proposition très singulière, *Binge loving* de Thomas Deknop débute comme un film policier où l'on suit un étrange détective privé enquêter sur le mari d'une cliente avec sa maîtresse. Le cinéaste utilise tous les codes : filature, attente, photographies capturées de loin et une addiction forte. Très vite, le film prend des virages scénaristiques inattendus quand la cliente rejoint l'enquête. En faisant se rencontrer ces deux personnages solitaires, Thomas Deknop signe une mise en scène frontale – presque théâtrale à la manière d'un Fassbinder – qui met en valeur des corps marginaux comme rarement montrés à l'écran avec une certaine tendresse. Il parvient à rendre comique et presque sexy l'addiction à la junk food dans des scènes d'accumulation de nourriture. Une maîtrise narrative et formelle qui intrigue sur les films à venir du cinéaste.

***Les Grandes vacances* de Valentine Cadic**

Blandine (Blandine Maec), jeune femme fatiguée devait passer sa seule semaine de vacances à se reposer dans un gîte. Mais un imprévu de réservation la conduit à devoir séjourner dans un camping au bord d'un lac. Ce personnage féminin atypique, à la fois maladroit et timide, crée du burlesque avec les aléas du quotidien sur lequel la réalisatrice Valentine Cadic pose un regard bienveillant. Elle parvient à faire ressortir les instants lumineux de ces vacances ratées, comme cette scène au centre du métrage où Blandine est interrogé par un journaliste local et où elle va se livrer dans un monologue épique et touchant sur les angoisses qui la traversent.

Lino d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux

Après son premier long métrage, *Vers la bataille*, Aurélien Vernhes-Lermusiaux explore les frontières des genres cinématographiques dans le court métrage *Lino*. Le personnage-titre interprété par Pierre Lottin est un jeune militaire traumatisé par une mission au Niger. Sur une plage française, un soir de 31 décembre, il fait partie avec un groupe de soldats d'une opération de déminage nocturne après la découverte d'un obus. Alors qu'un chien errant sur le bord de mer ne le quitte plus, il est chargé d'évacuer les habitants de la zone. Dans une maison, il aperçoit un étrange tableau de Lucian Freud représentant un homme et un chien, et une jeune femme mystérieuse (Lola Le Lann). En interrogeant, par les images et le récit, les mythologies du vampire mêlés aux traumatismes de guerre, le cinéaste expérimente les formes et le genre. Pourtant, comme pour *Vers la bataille*, *Lino* hypnotise par le contraste visuel et sonore entre les réminiscences hantées du personnage et l'ancrage organique des corps filmés.

Ville éternelle de Garance Kim

Co-écrit avec son partenaire de jeu, Martin Jauvat dont le premier long métrage, *Grand Paris* est actuellement en salles, *Ville éternelle* de Garance Kim s'apparente à une rencontre complice d'écriture et de jeu. Martin Jauvat y poursuit le personnage de ses films, un banlieusard de pavillons un peu maladroit et désœuvré. Sur le bord d'une route, il croise sur une ancienne camarade de collège qui, attend un bus pour Roissy qui ne passe pas les jours fériés. Elle ne pourra plus se débarrasser de lui et s'ensuivra une longue promenade à pieds et à vélo à travers champs jusqu'à l'aéroport. Cette rencontre inattendue se construit peu à peu, quand la posture de départ plutôt méprisante de la jeune femme se craquelle face à celui qui n'a jamais bougé de leur ville de jeunesse et y travaille aujourd'hui au Carrefour du coin. Filmés en plan large dans des paysages qui subliment la beauté de ce territoire de banlieue, l'écriture des dialogues révèle le début d'une amitié amoureuse touchante entre deux êtres qui se retrouvent sur la même route après avoir pris des chemins de vie différents.

Sèt Lam de Vincent Fontano

Avec une sublime photographie en noir et blanc – pour laquelle le chef opérateur Vadim Alsayed a été récompensé du prix de l'image – *Sèt Lam* de Vincent Fontano explore l'univers du conte sur l'île de La Réunion. Pendant une fête, où les corps, sublimés, mis en lumière par les contrastes, se laissent aller à la transe de la danse, une petite fille fait face à la peur de la mort. Sa grand-mère lui raconte alors une histoire, celle d'Edwardo un pêcheur qui fut le premier à affronter la mort en personne. Vincent Fontano met en images une fable orale où chaque corps prend place dans une confrontation entre l'organique et l'esprit, le vivant et la mort jusque dans les profondeurs sous-marine montrées comme un au-delà surnaturel.

Rapide de Paul Rigoux

Rapide, c'est la confrontation entre deux manières de vivre sa vie et de ressentir l'effet du temps. Celle de Jean, lente, léthargique et pleine d'angoisses et celle de son colocataire, Alex, dit Rapide, où l'on s'inscrit dans le présent et profite de chaque instant sur fond d'eurodance. Colocataires, les deux garçons reçoivent le même jour l'amie lente de l'un, et rapide de l'autre. En faisant expérimenter cette théorie de la vitesse à ces quatre personnages, Paul Rigoux signe un film tendre et extrêmement drôle porté par la précision d'écriture de ses dialogues et la justesse de ces comédiens, notamment le prometteur Édouard Sulpice repéré dans *À l'abordage* de Guillaume Brac et récemment dans *Mon Crime* de François Ozon.

Palmarès

Jury Professionnel

Grand Prix : *Scale* de Joseph Pierce

Prix du scénario : *Trois grains de gros sel* de Ingrid Chikhaoui

Prix de l'image : Vadim Alsayed pour *Sèt Lam* de Vincent Fontano

Prix de la création sonore : Tomaz Grom pour *La Vie sexuelle de Mamie* de Urška Djukić et Émilie Pigeard

Prix d'interprétation : Idir Azougli pour *Sami la fugue* de Vincent Tricon

Mention spéciale du Jury : *Rapide* de Paul Rigoux

Jury presse

Mention spéciale : *Les Grandes vacances* de Valentine Cadic

Prix de la presse : *Binge Loving* de Thomas Deknop

Jury étudiant

Prix du Jury étudiant : *Binge Loving* de Thomas Deknop

Prix du public

Vote du public : *Binge Loving* de Thomas Deknop

FESTIVAL FORMAT COURT 2023 : LE COMPOSITEUR VALENTIN HADJADJ DANS LE JURY PRO

DU 13 AU 16 AVRIL 2023 • STUDIO DES URSULINES (PARIS)



ÉVÈNEMENTS / AGENDA

• VALENTIN HADJADJ

- Publié le 08-04-2023

Le Festival Format Court (organisé par le site du même nom consacré au court métrage) propose un riche programme de court-métrages avec une compétition. Pour cette nouvelle édition parrainée par l'acteur Bastien Bouillon, un jury professionnel dans lequel figure le compositeur **Valentin Hadjadj** ("Girl", "Close") aux côtés de Guslagie Malanda (actrice de "Saint Omer"), Romane Gueret (co-réalisatrice de "Les Pires"), Hakim Mao et Bruno Quiblier, remet parmi les 5 prix celui de la meilleure création sonore.

PRÉSENCES MUSICALES (SELECTION) DANS LES 4 PROGRAMMES DE COURTS-MÉTRAGES EN COMPÉTITION :

"Lino", de Aurélien Vernhes-Lermusiaux
Musique originale : **Matthieu Deniau**

"Écorchée", de Joachim Hérisé
Musique originale : **Antoine Duchêne**

"Ville éternelle", de Garance Kim

Musique originale : **Mathilde Poymiro**

"Masques", d'Olivier Smolders

Musique originale : **Manuel Smolders**

"Tête de brique", d'Alexis Manenti

Musique originale : **Damien Vandesande**

"Ne pleure pas Halima", de Sarah Bouzi

Musique originale : **François Roy, Jean-Jacques Hertz**

"Sèt Lam", de Vincent Fontano

Musique originale : **NJako Maron**

"Binge loving", de Thomas Deknop

Musique originale : **Annemie Hendrickx**

"Snow in september", de Lkhagvadulam Purev-Ochir

Musique originale : **Maxence Dussère**

"La Vie sexuelle de mamie", d'Urška Djukić et Émilie Pigeard

Musique originale : **Tomaž Grom**

"Scale", de Joseph Pierce

Musique originale : **Lung Dart**

"Trois Grains de gros sels", d'Ingrid Chikhaoui

Musique originale : **Carla Pallone**

"Les Grandes vacances", de Valentine Cadic

Musique originale : **Corentin Billette**

Toute la programmation : <http://www.formatcourt.com>



« Joseph Pierce, Joachim Hérissé, Lkhagvadulam Purev-Ochir, Thomas Deknop, Garance Klm... Courts mais bons! »

Thibault Rivera - 19 avril 2023
Article Web - Dédié

Joseph Pierce, Joachim Hérissé, Lkhagvadulam Purev-Ochir, Thomas Deknop, Garance Kim... Courts mais bons!

PAR THIBAULT RIVERA x AVRIL 19, 2023

👁 736 🗨 0



Après quatre jours de projections, retour sur la sélection des courts métrages proposés en compétition au Festival Format Court, ayant donné un bel aperçu de la production mondiale de l'année écoulée en la matière et permettant de rattraper de vrais beaux films de cinéma.

Cette 4^e édition du Festival Format Court, tenue du 13 au 16 avril au Studio des Ursulines (Paris), fut l'occasion parfaite pour découvrir comme il se doit des courts métrages, format trop souvent rattrapé sur des écrans d'ordinateurs ici présenté sur un vrai écran de cinéma et ayant fait l'objet d'une curation toute attentive à la diversité de ses formes et de ses genres. Du film expérimental d'auteur reconnu (**La Première** de Nadav Lapid, petit shoot de cinéma chaos dans l'enfer d'une avant-première cannoise) au road-movie délicat et déprimé (**Sami la Fugue** de Vincent Tricon, avec un Idir Azougli n'ayant pas volé son prix d'interprétation) en passant par la fable absurde (**Tête de Brique** d'Alexis Manenti, qui signe un premier film en tant que réalisateur à la production ambitieuse et soignée), c'est un véritable tour d'horizon que nous proposait là Format Court, webzine de référence sur les courts métrages en France ayant réussi avec ce festival son passage à l'événementiel.



Le choix du jury professionnel de décerner le Grand Prix Format Court au film d'animation **Scale** de Joseph Pierce semblait une évidence tant le film, de 14 minutes seulement, a pu stupéfier et enthousiasmer. Projeté l'année dernière en séance spéciale à la Semaine de la Critique, **Scale** raconte l'histoire de Will, un homme dopé à la morphine essayant de finir sa thèse portant sur les panneaux de signalisation routière.

Son cycle destructeur l'ayant coupé de sa femme et de ses enfants, il médite, seul, chez lui, dans un espace domicile risquant à tout moment de l'anéantir. En effet, l'homme souffre d'une perte du sens de l'échelle, rendant chaque élément de sa vie potentiellement cauchemardesque. Dans ses phases de délires, ses bras deviennent le réseau autoroutier d'Angleterre et le souvenir de ses deux jeunes enfants des ogresses prêtes à l'engloutir, ou à l'inverse des poupées miniatures qu'il menace de briser.

La technique d'animation en rotoscopie, partant d'images en prises de vue réelles par dessus lesquelles sont dessinées les plans, plonge le spectateur au cœur du vertige quotidien de Will. Son corps tout entier est un crépitement permanent, semblant muter d'un état à l'autre 24 fois par secondes. Le spectateur scrute ébahi ici un œil trop gros, là un doigt trop fin, comme autant de signes d'un délitement à venir du personnage principal. Si cette implosion arrivera bien au terme d'un trip au montage filmique et sonore tout britannique dans son cisaillement, Joseph Pierce surprend en laissant poindre dans son récit une vraie émotion, traçant finement l'itinéraire d'un homme condamné à ne plus vivre sur le même plan que les autres, et dont le déchirement émotionnel, au delà du choc formel du film, finit par emporter la mise.



Cette qualité se retrouve également dans l'autre grand coup de cœur de cette édition, **Écorchée** de Joachim Hérissé, film d'animation également, mais utilisant lui le stop-motion, qu'il est intéressant d'avoir rapproché ainsi de **Scale** tant les deux œuvres utilisent à leur avantage leurs techniques propres d'animation pour traiter de la métamorphose. Cette dernière, qui avance dans **Scale** toujours sur une ligne de crête, planant comme une ombre menaçant d'engloutir l'identité de son personnage principal, est dans le film de Joachim Hérissé traitée plus frontalement.

Quelque part dans un marais embrumé, deux sœurs siamoises, la Bouffie et l'Écorchée, sont reliées l'une à l'autre par la jambe. La première, ventripotente, impose à l'autre un rituel quotidien, fait de dépeçage de lapins et de valse du soir forcée. L'autre, rachitique et dépourvue de peau, subit et semble, à la vue d'une barque vide voguant mystérieusement devant chez elles tous les jours, songer à un ailleurs. C'est finalement un rêve qui va plonger le film dans un tournant horrifique net, faisant de cette histoire de domination, d'émancipation, de vide et de plein, un conte cyclique à l'efficacité implacable. Jonglant alors entre la fable poétique et l'horreur la plus crasseuse, le film évoque de manière assez frontale **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper, avec ses rituels carnassiers et ces corps (dé)cousus, mais où le Texas politique aurait laissé place à un bayou abstrait dont le piège est existentiel. Le travail sur les poupées d'Aline Bordereau, plasticienne que Joachim Hérissé est allé chercher pour sa maîtrise des matières textiles, laisse à voir ce qui sont peut être les premiers effets gore du cinéma entièrement secs, toutes les matières corporelles étant faites de tissu; comment oublier alors, au milieu de ce rêve poisseux, ces fontaines de ficelles rouges semblant couler pour l'éternité?



Les autres perles de cette compétition pouvaient aussi se trouver du côté de fictions d'apparence plus classique mais non moins capables de troubler ou émouvoir. **Snow in September** de Lkhagvadulam Purev-Ochir, que l'on savait auréolé du prix du meilleur court-métrage aux festivals de Venise et de Toronto 2022, a constitué l'un des emballages formels les plus maîtrisés de cette édition, fort d'une photographie dépeignant une Mongolie en nuances de gris et d'un sens du cadre particulièrement fort. Film de coming-of-age centré sur un jeune homme vivant dans une barre d'immeuble délabrée soviétique, **Snow in September** est un film gardant dans ses périphéries l'étrangeté de l'adolescence pour mieux nous en faire faire l'expérience. Davka, l'adolescent en question, calme et rangé, minaudant tout juste avec l'une de ses camarades de classe, ouvre un jour la porte de son appartement à une femme. En l'absence de sa mère, dont elle dit être l'amie, elle lui demande de l'héberger quelques heures, rétorquant ne pas pouvoir rentrer chez elle, quelques étages plus haut. Si l'échange n'a l'air de rien, cette rencontre avec une présence féminine plus âgée mystérieuse (personne ne s'avèrera en fait connaître cette personne) suffit à infuser tout le film d'une aura obsessionnelle, agissant sur la sexualité de Davka comme un catalyseur et fixant ce qui n'était alors qu'en germe. **Snow in September** parvient, avec des petits riens mais une grande classe, à enregistrer la trace d'un dérèglement irrémédiable, rendu sensible par trois acteurs principaux extrêmement convaincants.

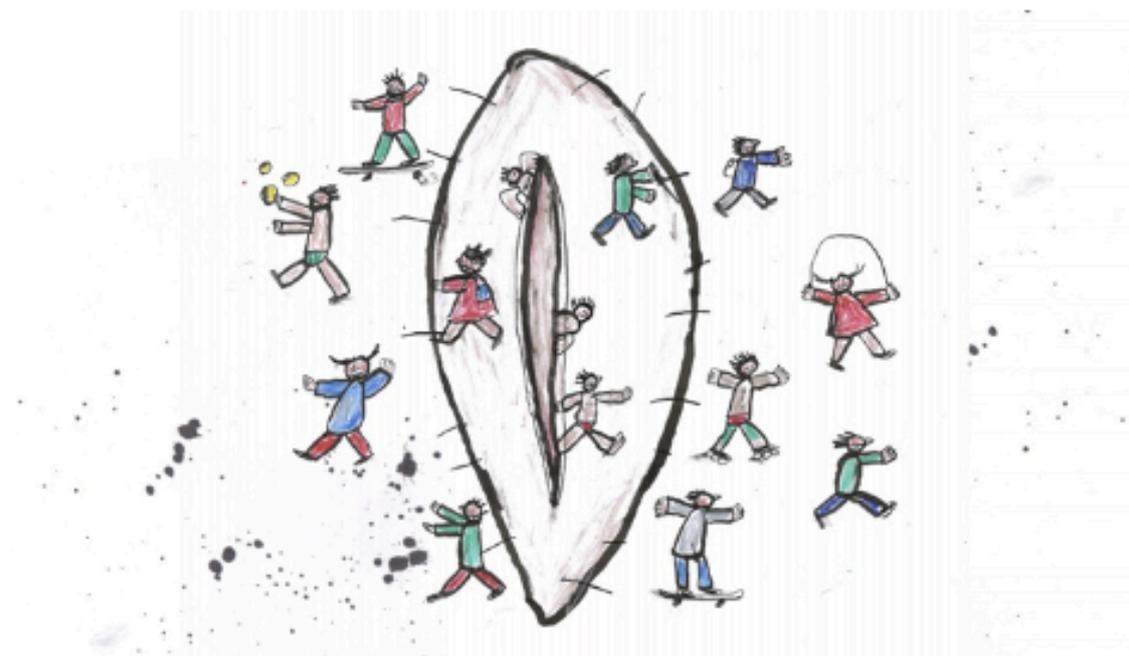


Nous citerons également dans les films de fiction à ne pas rater **Binge Loving** de Thomas Deknop (ayant remporté au Festival Format Court les prix de la presse, du jury étudiant et du public), l'histoire bizarroïde d'un détective enquêtant sur un homme et sa maîtresse pour le compte d'une cliente. Dans la plus pure tradition du genre, cliente et détective finissent par nouer une relation, dont on laisse découvrir de quelle nature exacte elle est. Drôle et diablement bien filmé, le film propose même un petit morceau cronenbergien à se mettre sous la dent.



Comment ne pas citer enfin la très belle réussite de **Ville Éternelle** de Garance Kim, film autoproduit dans lequel deux jeunes adultes, autrefois camarades de collège, se retrouvent le temps d'une marche à travers champs en direction d'un aéroport. Comme Alfonso Cuarón filmait les avions dans **Roma**, Garance Kim fait du chahut des transports filant autour des deux personnages un chaos lointain ne parvenant pas à percer cette bulle d'insouciance. Fort de quelques vrais beaux plans de cinéma, de deux comédiens (dont Garance Kim elle-même) surdoués de drôlerie, **Ville Éternelle** nous rend extrêmement curieux de voir ce que proposera la jeune réalisatrice par la suite.

Les documentaires, bien représentés dans la compétition, ont été également l'occasion de belles découvertes. Le vétéran belge Olivier Smolders signe avec **Masques** un film que l'on ne pourra certainement pas recommander à tous, mais qui a su exciter la flamme de l'amateur de video essays que nous sommes. A partir de la mort de son père et de la dernière image disparue de son visage, Smolders dessine une histoire universelle de l'intimité des masques humains en plongeant autant dans ceux que nous nous imposons que dans ceux qui s'imposent à nous, plans lancinants et voix caverneuse à l'appui. Rien de révolutionnaire certes, mais l'exécution vraiment réussie parvient petit à petit à questionner le sens des images que le réalisateur nous donne à voir, jusqu'aux plus insoutenables (gueules cassées longuement passées en revue, opération de cornée, nourrissons décédés dans des mises en scène post-mortem). Elles deviennent alors les souvenirs d'existences passées que nous partageons tous, fixés dans un regard qui est aussi le nôtre, générateurs de ces masques immortels.



La Vie sexuelle de mamie d'Urška Djukić et Émilie Pigeard mise également sur un effet de sidération. Imposant un style d'animation enfantin d'abord amusant dans son détournement des propos rapportés de la vie sexuelle de femmes slovènes, mais tranchant rapidement face à l'évocation des supplices subis et des viols. Un documentaire au travail sonore extrêmement éprouvant, qui évoque aussi le caractère malheureusement contemporain d'histoires vieilles pourtant d'un demi siècle ou plus.



Enfin, si nous préférons évoquer les réussites plutôt que les déceptions, mentionnons-en toutefois une, tant elle nous a rappelé exemplairement que les échecs en court métrage ne sont au fond pas un problème. Ainsi de **Lino**, film réalisé par Aurélien Vernhes-Lermusiaux, mettant en scène l'opération de déminage nocturne d'un obus sur une plage de Normandie. Le soldat du titre, Lino (interprété par le toujours génial Pierre Lottin), que l'on devine travaillé par un syndrome post-traumatique, est chargé d'évacuer les maisons alentour. Dans l'une d'entre elles, il tombe sur une femme, en réalité vampire, et qui changera à jamais sa nature. L'idée, passionnante en soi, de traiter de l'armée comme d'une éternelle forme de violence utilisant les corps des soldats comme un vampire le fait de ceux de ses victimes, trébuche ici sur une confrontation au film de genre qui peine à convaincre. Aurélien Vernhes-Lermusiaux, dans un geste étonnant, a semblé à l'issue de la projection lui-même désolé du film, regrettant selon ses mots d'y avoir mis « trop de genre ». Marqué par des images fortes (le film est tourné avec une caméra ultra sensible permettant de filmer des scènes de nuit sans éclairage artificiel), **Lino** sait pourtant se faire dans sa première partie obsédante, usant d'une imagerie onirique à l'influence lynchienne peut-être un peu appuyée, mais néanmoins aboutie. C'est bien son second morceau qui déçoit, l'hésitation du cinéaste à se lancer dans le film de vampire se ressentant à l'écran et cette figure emblématique du cinéma de genre semblant finalement arriver mal à propos. Pourtant, et si **Lino** n'est pas le grand film chaos qu'il aurait pu être, on aurait tort de lui en vouloir et nous déposons un cierge dans l'espoir que les envies d'expérimentations d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux n'aient pas été trop rebutées par le film, tant celui-ci fait montre de belles promesses.

Cela rappelle aussi que le court métrage est en partie là pour cela : expérimenter et se rater. Le public comme les équipes de production peuvent trouver dans cette forme plus libre que le long métrage (autant dans son économie que dans le temps qu'elle demande aux équipes et aux spectateurs) une plus grande clémence, donnant davantage envie de souligner dans chaque film quels éléments fonctionnent et comment ceux-ci peuvent venir nourrir le cinéma d'aujourd'hui et de demain. Le petit monde du court métrage est ainsi fait, convivial et enclin au partage, et l'on remercie le Festival Format Court de nous l'avoir rappelé. **T.R.**

LILYLIT

Blog littérature et cinéma depuis 2013

« Format Court 2023 – compétition »

Lilylit - avril 2023
Article Web - Dédié

Format Court 2023 – compétition



Petite sélection de films particulièrement marquants de la compétition 2023...

Écorchée



Dans une maison au bord d'une rivière, deux sœurs siamoises attachées par le pied doivent cohabiter malgré des désirs opposés...

Inspiré par un cauchemar récurrent, le réalisateur Joachim Herissé s'appuie sur le travail de la plasticienne Aline Bordereau pour réaliser des marionnettes en textile. Venu du milieu de l'animation 3D qui limitait son instinct, le cinéaste nourri d'influences des pays de l'Est revient à une animation organique qui fonctionne parfaitement avec son sujet. Évoquant la répétition du même, une figure d'ogresse monstrueuse, le double comme ennemi intime, l'impossible fuite des cauchemars, *Écorchée* se révèle un morceau d'horreur particulièrement efficace et fascinant, dans l'association de la douceur apparente des tissus, des couleurs, et de la violence de plus en plus exacerbée.

Ville éternelle



Une jeune femme qui attend le bus pour aller à l'aéroport croise un ancien camarade de collège qui l'informe que les transports ne passeront pas et propose de l'accompagner en prenant un raccourci à travers champs...

Premier court-métrage de la réalisatrice Garance Kim, *Ville éternelle* est coécrit avec Martin Jauvat, dont le premier long *Grand Paris* est actuellement à l'affiche. Au texte mais aussi devant la caméra, le binôme fonctionne à merveille pour créer une tonalité de comédie à la fois banale et décalée. Les personnages s'appuient sur des stéréotypes : elle la baroudeuse dont l'indépendance n'est qu'apparente, lui le gentil benêt qui fume un peu trop de joints. Mais leur rencontre est l'occasion d'une tranche de vie qui instille de la poésie dans les paysages du quotidien, et montre la région parisienne comme on la voit peu, dans son aspect plus champêtre et rural. C'est parce qu'il est absolument sans prétention, autoproduit avec très peu de moyens, que le film séduit par son charme franc et sans ambage.

Sami la fugue



Lors d'une visite de sa mère et de sa petite sœur, Sami, interné dans une structure psychiatrique, apprend que le cheval de la famille est décédé. Il décide d'aller rendre visite à sa sœur pour la consoler dans ce moment difficile...

Après *Le soleil de trop près*, on découvre avec le film de Vincent Tricon une nouvelle illustration des difficultés pour les personnes atteintes de schizophrénie de mener une vie normale sans se retrouver en butte au regard de la société. Idir Azougli impressionne dans ce rôle sensible et complexe, celui d'un jeune homme qui trouve sa motivation dans l'affection qu'il porte à sa petite sœur, mais aussi aux animaux, en témoigne sa complicité avec le cheval, qui flirte avec le fantastique et fait de lui une figure de cowboy solitaire particulièrement cinégénique. Réaliste dans les scènes de conversations entre patients du centre, le film l'est aussi dans sa conclusion sur la guérison, celle du regard social.

Ne pleure pas Halima



La vie est difficile pour Halima : son visa étudiant n'a pas été renouvelé, mais ses amies lui disent de ne pas s'inquiéter...

Déjà primé à Angers pendant le festival Premiers plans, *Ne pleure pas Halima* de Sarah Bouzi nous permet de retrouver Mélissa Guers, qu'on avait découverte dans *La Fille au bracelet*. L'adolescente mutique est ici méconnaissable sous les traits d'une jeune femme à fleur de peau qui oscille entre l'envie de rire, de s'amuser, et les larmes nées de l'inquiétude sur son avenir, compromis par un problème de papiers. Au-delà de la solidarité qui émane des relations entre les personnages, on apprécie dans ce portrait d'une jeune femme très contemporaine de voir coexister le goût pour l'apprêt de soi, le maquillage par exemple, et une vraie conscience politique qui s'exprime à travers le blog que tient la jeune femme. De quoi casser quelques clichés.

LILYLIT

Blog littérature et cinéma depuis 2013

« Festival Format Court 2023 –
sélections parallèles »
Lilylit - avril 2023
Article Web - Dédié

Festival Format Court 2023 – sélections parallèles



Sélection Bastien Bouillon, parrain de cette édition

Partir un jour



Un écrivain retourne dans sa région d'origine pour aider ses parents à déménager. Au supermarché, il recroise son amour de jeunesse, enceinte...

Lauréat du César du court-métrage 2023, le film d'Amélie Bonnin est qualifié par son interprète masculin de « bonbon ». Une comédie musicale douce-amère, où le sens du rythme de François Rollin en père bougon et les débuts de comédienne de Juliette Armanet, avec son intonation particulière finissant les phrases presque en interrogation permanente, font merveille. « Il ne suffit pas de quitter les choses pour que les choses vous quittent », écrit Julien, et la formule est une façon à la fois d'évoquer les transfuges de classe tiraillés entre une nouvelle vie qui peut leur être reprochée par leur entourage et un attachement profond à leurs racines, la nostalgie inhérente à tout déménagement qui constitue une forme de clôture aux années de jeunesse, et l'impossible oubli du premier ou de la première qui aura fait battre un peu plus fort notre cœur. La maladresse des personnages, leur impossibilité à communiquer leurs sentiments, la tendresse et l'humour qui se dégagent de l'ensemble, les choix de chansons formidables, marqueurs d'une époque, et Bastien Bouillon qui n'est jamais aussi bon que quand il doit jouer un type un peu paumé dans sa vie, tout ceci fait de *Partir un jour* un des meilleurs courts qu'on aura vus ces dernières années. On a très, très hâte qu'Amélie Bonnin nous propose d'autres films.

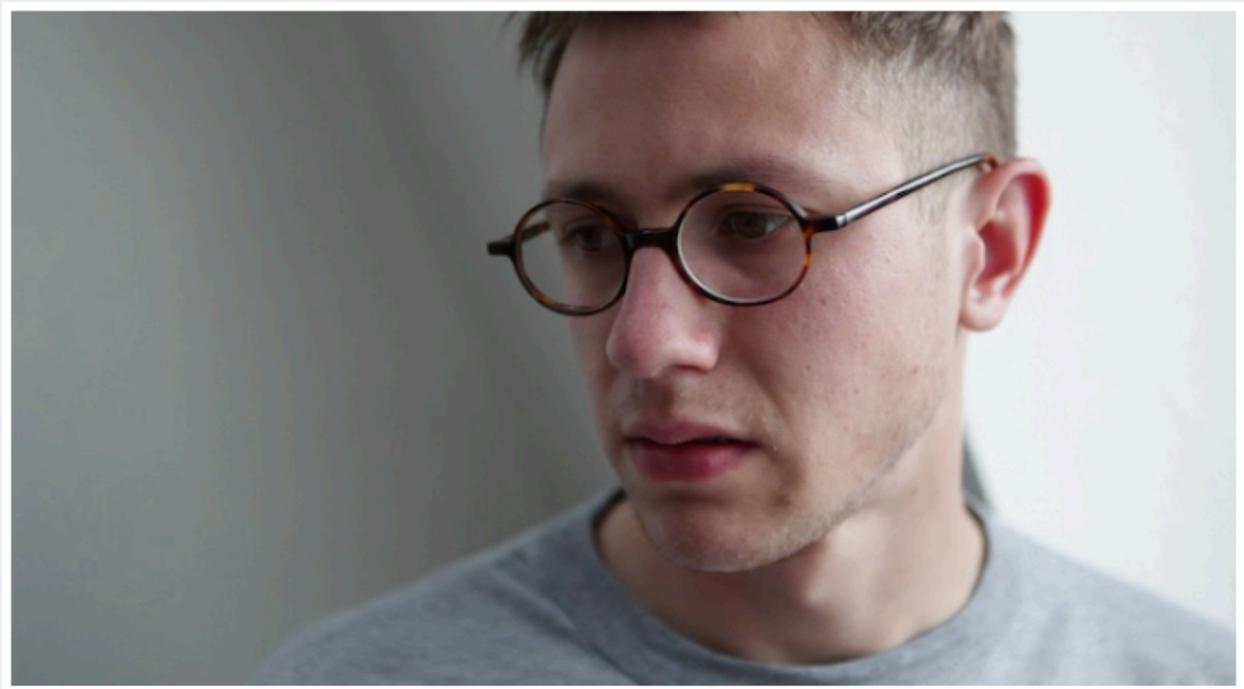
Moha



Incapable d'accepter sa rupture avec Lucie, Mohamed s'isole et refuse même de voir son frère. Peu à peu, le poète s'enferme dans son chagrin...

Pour son passage à la réalisation, dans le cadre du programme talents Adami, Bastien Bouillon a voulu filmer Mohamed Kerriche. Il fait de lui un poète, multilingue, dont la sensibilité s'exprime à la fois en français, en arabe et en langue des signes, dans une scène qui fait très fort penser à celle présente dans [le dernier Hong Sang-Soo](#). Film sur le chagrin et la solitude qui suivent une rupture, Moha ne dit pas la douleur verbalement, explicitement, mais la tapit dans le vide d'un appartement, dans des plans fixes sur des objets qui disent l'absence, une boîte avec quelques effets personnels abandonnés, et une sublimation artistique à travers la poésie et la danse. Il y a là une forme de mystique du chagrin amoureux, portée par une musique orientale à base d'instruments à vents, quelque chose de délicat et de léger mais qui ne doit pas nous tromper sur la violence des sentiments qui animent le protagoniste.

Jeudi 19



Jeudi 19, c'est le jour de son anniversaire. Et pour ses 23 ans, Bastien n'attend qu'un seul cadeau, une lettre de son père. Mais sa grand-mère lui affirme qu'il n'y avait rien au courrier...

Le court huis clos de Raphaël Holt nous envoie en pleine figure la douleur de grandir sans présence d'un parent. Dans une lumière très blanche et crue, les sentiments retenus sont surexposés. Entre petit-fils et grand-mère, l'affection et la volonté de ne surtout pas inquiéter l'autre le disputent à des motivations plus égoïstes et une grande maladresse. Entre elle et lui, en dépit de tous les souvenirs communs qui transparaissent en filigrane, et d'un amour évident, il y aura toujours l'absence écrasante. Celle d'un homme dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il a réussi à se mettre à dos sa mère (Martine Pascal), qui le considère comme nuisible pour le jeune homme. À mesure que la tension monte, la caméra se fait plus mobile et les gros plans captent les émotions qui débordent. Un film totalement à fleur de peau.

Jour et nuit



Un couple dîne dans un restaurant asiatique avec deux de leurs amis. Mais aucun ne semble réellement s'intéresser aux autres...

En 4/3 et avec du grain, le film de Mélanie Matranga se présente comme une tranche de vie assez ironique envers ses protagonistes. Chacun des quatre paraît incarner un aspect des problèmes et des travers de la génération Y. Il y a la thésarde en anthropologie, qui pour meubler ne fait que parler de son sujet d'étude qui visiblement n'intéresse personne. Son copain qui lui coupe la parole sans égard manifeste également son ennui en regardant ostensiblement son téléphone au lieu de tenter de parler aux autres, et juge ouvertement son pote qui n'a pas de travail. Celui-ci semble à la fois présent et absent, manifestement plus ou moins intéressé par la quatrième convive, mais incapable de se comporter de manière à vraiment entrer en contact avec elle. Celle-ci, jeune immigrée qui ne parle pas français et cherche désespérément un appartement, se fait discrète, mais n'en pense peut-être pas moins. Finalement, le sujet du film pourrait être l'impolitesse dont chacun fait clairement preuve envers les autres.

Hors saison



Un caméraman est envoyé en Corse pour prendre des images d'illustration de la vie hors saison sur l'île de beauté...

Le réalisateur Francescu Artily s'appuie sur ses souvenirs professionnels d'une première carrière pour composer ce court-métrage aussi sublime visuellement qu'émotionnellement douloureux. Malgré une grande économie de texte, l'écriture est fine, mettant en résonance ce que crachote la radio et ce qu'observe le protagoniste, par exemple dans une scène évoquant « Une charogne » et la poésie de Baudelaire à partir de l'horreur. La composition des plans est magnifique, notamment lorsque le personnage seul sur la plage est capté du haut de la falaise. L'immensité des paysages fait resurgir d'autant plus vivement une solitude que rien ne peut briser, pas même la chaleur humaine. Film sur le burn-out et la dépression, *Hors saison* choisit volontairement un cadre enchanteur pour nous faire ressentir l'extrême lassitude qui nous empêche de voir encore le beau dans la vie autour de nous. Un court-métrage très prometteur, qu'on aurait presque envie de voir décliné dans la longueur, en souhaitant à son protagoniste un tournant heureux.

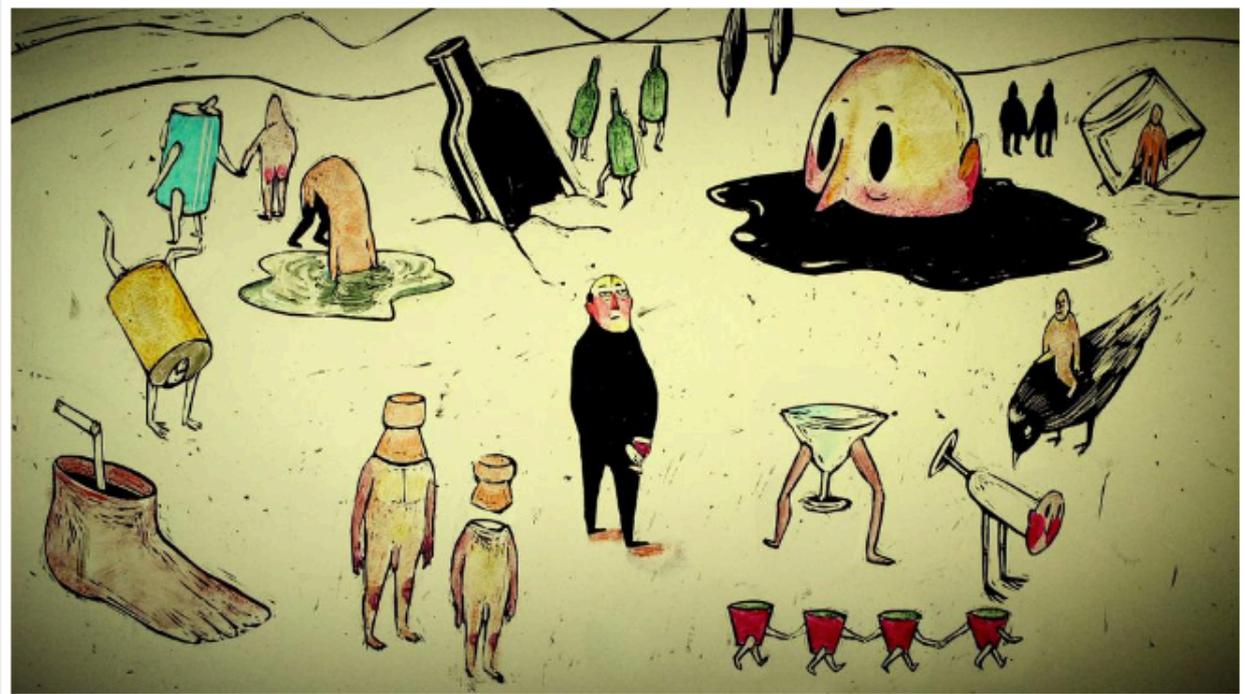
L'endroit idéal



Une réalisatrice qui travaillait dans une prison est interpellée pour avoir fourni de l'argent à un détenu, Michel, avec lequel elle entretient une relation amoureuse...

Tout commence par la pression d'une soudaine garde à vue, avec une atmosphère naturaliste et stressante, et une histoire de trafic dans laquelle se retrouvent impliquées deux femmes par amour pour des prisonniers. Ronit Elkabetz transmet à la fois l'inquiétude et la détermination de son personnage, que même cette épreuve ne peut détourner de l'homme sur lequel elle a jeté son dévolu. Si la première partie tient plutôt du film noir, avec un tacle sur la bêtise de l'institution et une mise en scène qui insiste sur les éléments d'empêchement (vitre, porte, grille...), la deuxième partie met en scène un mariage en noir qui par certains éléments rappelle furieusement *L'Innocent*. Ce n'est pas un hasard, puisque la réalisatrice Brigitte Sy est la mère de Louis Garrel. C'est d'autant plus intéressant de comprendre comment le fils a pu se servir du matériau maternel pour en transfigurer la tonalité vers la comédie.

Le Repas dominical



Comme souvent le dimanche, un jeune homme est invité par ses parents à un déjeuner familial avec sa grand-mère et ses deux tantes...

Si la réalisatrice avait surpris dans *Tout le monde aime Jeanne* avec un mélange de prise de vue réelle et d'animation, c'est bien par là que tout a commencé pour elle. Le mélange était déjà présent dans *Gros chagrin* mais dans *Le Repas dominical*, tout est animé. C'est la voix de Vincent Macaigne, assez génial dans ses dérapages, qui décortique les poncifs des repas de famille, à la fois dans les sujets politiques et personnels qui peuvent être abordés. À l'image, le récit est visuellement symbolique et métaphorique plus que narratif, tordant, déformant et détruisant à l'envi le corps et le visage de ses protagonistes, qui ont régulièrement tendance à se liquéfier comme des montres de Dali. On retrouve le motif de la boisson pour supporter la vie sociale qui apparaît dans les autres œuvres de la cinéaste. Mais surtout, un texte dit par la voix off d'une tonalité de comédie acerbe qui fait mouche.

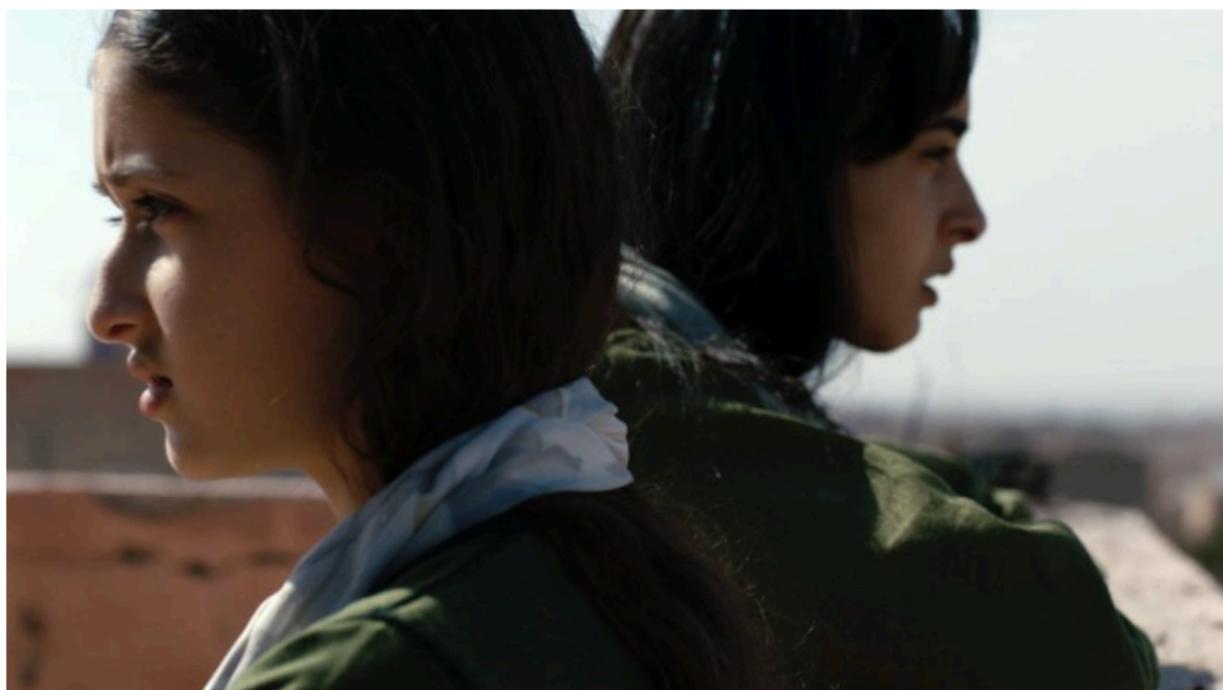
L'attraction des astres



Une jeune femme hospitalisée en psychiatrie et sujette à de violentes crises d'angoisse obtient une permission de sortie pour passer un weekend avec son petit garçon...

Deuxième court-métrage en tant que réalisatrice pour la scénariste Aurélia Morali, *L'attraction des astres* est un des multiples films de cette édition à aborder les pathologies mentales. Ici avec un trouble anxieux évoqué sous la métaphore du trou noir qui paraît aspirer la jeune femme incarnée par Sigrid Bouaziz. Celle-ci dessine un personnage complexe entre fragilité évidente et naturel du rôle de mère qui ressurgit spontanément au contact de son enfant. Le son est très immersif, de même que l'usage des gros plans pour nous faire ressentir les émotions des personnages. À mesure que le cadre s'élargit, l'atmosphère s'apaise et laisse place à une forme de complicité douce entre mère et fils, unis par le goût de l'espace. Le plan final fait un peu penser à celui qui clôt *Un beau matin*, les deux films ayant en commun une tentative d'apaiser les tourments de leurs personnages dans une vie de famille simple.

Sur la tombe de mon père



Une famille entièrement féminine se rend au Maroc pour l'enterrement d'un homme. L'une de ses filles ne peut accepter les coutumes du pays qui obligent les femmes à ne pas se rendre au cimetière avec les hommes...

Ce film très sensible et entièrement tourné à hauteur d'enfant, avec un très beau travail de focale et de gros plans sur les visages tirillés par des émotions douloureuses et des conflits intérieurs, s'inspire très largement d'un moment de la vie de sa réalisatrice, Jawahine Zentar. Les tonalités chaudes de la terre brune et rousse du sol marocain contrastent avec la froideur des règles en vigueur qui imposent à des jeunes filles de ne pas pouvoir se rendre sur la tombe de leur père au moment de l'enterrement. Cette prise de conscience de l'injustice d'une société patriarcale qui vient redoubler l'injustice de la mort déclenche chez la toute jeune protagoniste une forme de sursaut féministe. On pense à des films comme [Wadjda](#) ou [Parvana](#), ou même à [Mustang](#) avec cette relation de sœurs. Très beau et douloureusement épris de liberté.